

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

ibel
na

patulis exspirat faucibus ignes.



Guerra di Sculp.

N^o. 206

L' E T N A

D E P.

CORNELIUS SEVERUS,

E T

LES SENTENCES DE PUBLIUS SYRUS.

TRADUITS EN FRANCOIS
avec des Remarques ; des Dissertations
critiques, historiques, Géographiques, &c.
& le texte latin de ces deux Auteurs à
côté de la traduction.



A P A R I S,

C H A U B E R T, Quay des Augustins, à la
Renommée.

Chez

E T

C L O U S I E R, rue saint Jacques à l'Écu de
France.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi,

20 A A



A MONSIEUR
CLAUDE-GEDEON-DENIS
DUMETZ,
CHEVALIER, COMTE
DE ROSNAY;



MONSIEUR,

*La traduction que j'ai l'honneur
de vous présenter, est de deux
Auteurs qui ont fleuri dans le
siècle du bon goût. J'ai par con-
à ij*

E P I T R E.

Jequent lieu d'esperer que vous lui ferez un bon accueil. Quoique Pub. Syrus vous soit depuis long-tems très-familier, je suis persuadé que vous le reverrez avec plaisir sous une nouvelle forme, & que vous serez bien aise de reconnoître P. Cornelius Severus. Désormais ce dernier ne sera gueres moins à votre portée, que Pub. Syrus; quoique vous n'avez encore que treize ans, déjà occupé de l'étude serieuse de la Philosophie, vous êtes en état, MONSIEUR, non seulement de le lire & d'en retirer quelque avantage, mais même d'en juger. Rien n'est plus propre à exciter cette louable curiosité d'apprendre qu'on vous a connue dès votre plus tendre enfance que la merveille dont Severus a fait le sujet de son Poëme: la maniere dont il le traite, peut contribuer à perfectionner le goût que vous avez pour la Poësie.

E P I T R E.

L'étude que vous avez faite des Simples & des Animaux, qui vous a dérobé tant de moments de recreation, moments d'ordinaire si précieux aux jeunes gens; l'amour que vous avez pour cette Science, & les progrès que vous y avez faits sans le secours d'aucun Maître, me persuadent que la Physique de Severus n'aura rien pour vous de rebutant: les connoissances que vous y puiserez, vous conduiront, comme celle des Simples & des Animaux, à admirer les perfections du Maître de la nature; car sans doute tel sera toujours pour vous, MONSIEUR, le fruit de ce genre d'étude.

Cette confiance rare, j'ose même dire unique, dont vous m'avez toujours honoré, & qui fait également l'éloge de votre bon cœur & de votre bon naturel, exigeoit de moi une reconnoissance particuliere.

Approbation du Censeur Royal.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un manuscrit intitulé: *L'Etna de Cornelius Severus*, & *les Sentences de de Publius Syrus*, traduits en François avec des Remarques; & j'ai cru que la traduction de ces deux Auteurs, qui manquoit à notre Langue seroit bien reçue du Public. Fait à Paris ce 20. Avril 1734.

BANIER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: Salut; notre bien aimé HUGUES-DANIEL CHAUBERT, Libraire à Paris, nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de permission pour l'impression de petits Ouvrages qui ont pour titre: *L'Etna de Cornelius Severus, avec les Sentences de Publius Syrus traduits en François avec des Remarques*; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contrescel des présentes; Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer lesdits livres ci-dessus spécifiés en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter partout notre Royaume pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la date desdites présentes; Faisons défenses à tous

Libraires Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obeissance. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles. Que l'impression de ces livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & que l'impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, notamment a celui du dixième Avril 1725, & qu'avant de l'exposer en vente, les Manuscrits ou imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits livres, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque Publique, un dans notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons qu'à la copie desdites présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits livres foi soit ajoutée comme à l'original; Commandons &c. Donné à Versailles le 5. jour de Juillet l'an de grace mil sept cent trente quatre & de notre Regne le dix-neuvième.

Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris No. 760. fol. 753. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 23. Fevrier 1723. A Paris, ce 29. Août 1734.

G. MARTIN, Syndic.
PREFACE



P R E F A C E.

VOici deux Poètes traduits pour la première fois en François; l'on sera peut-être surpris que de tant de Sçavans qui se sont appliqués à enrichir notre langue de tous les Auteurs marqués au coin de la bonne antiquité, aucun n'ait entrepris la traduction de Cornelius Severus & celle de Publius Syrus. On conviendra cependant en lisant ces deux Poètes qu'ils méritoient d'être traduits, pour être mis à portée de ceux, qui n'entendent pas la langue, dans laquelle ils ont écrit. Quoique Cornelius Severus soit du siècle d'Auguste, & par conséquent plus moderne que Publius Syrus, qui vécut sous Jules César, on donne ici la première place à son Poème de l'Etna, parce qu'il est plus considérable que ce que nous avons de Publius Syrus. Ce Poème est le seul ouvrage entier qui nous reste de Cornelius Severus.

A

ij. P R E F A C E.

Nous en avons quatre éditions fort anciennes, la première est de Venise en 1484. La seconde est celle d'Alde Manuce en 1517. Joseph Scaliger le fit imprimer une troisième fois avec des notes dans ses Catalectes de Virgile; il y en eut enfin une quatrième édition en Hollande en 1617 par Frid. Lindembruchius, qui ajouta quelques notes à celles de Scaliger. (a) Toutes ces éditions étoient fort défectueuses, lorsque Theodore Goral le fit imprimer à Amsterdam en 1703 avec des notes *variorum*, & cet habile Interprete a corrigé fort heureusement le texte en plusieurs endroits sur les anciennes éditions. J'ai beaucoup profité de ses lumieres quoique je ne l'aye pas exactement suivi par tout, parce que j'ai crû devoir m'en écarter quelquefois. Comme on est bien aise de connoître en gros un ouvrage, avant que d'en entreprendre la lecture, & que c'est ordinairement la fin qu'on se propose en lisant une Préface, j'exposerai ici en peu de mots le sujet & tout le plan du

(a) *Nulli ferè Poëmati magis nocuit, imo, ut ne quid diffimulem, nulli tantum nocuit vetustas. Joseph Scallg. in titlo notiarum in Ætiam.*

P R E F A C E: iij

Poëme de Cornelius Severus. Il est dans le goût de celui de Lucrece, la Physique en est le principal objet.

Après l'invocation ordinaire, il rapporte diverses fables qui avoient été chantées par d'autres Poëtes, & qu'il dit être trop connues pour en parler. Il se moque ensuite assez agréablement des fictions de ceux qui faisoient de l'Etna, la forge de Vulcain. Il réfute aussi ceux qui croyoient qu'Encelade étoit sous le mont Etna; ce qui lui donne lieu de faire en passant la description de la guerre des Géants contre Jupiter; cette petite digression lui fournit des vers d'une grande beauté. Delà il passe très-vite sur les Fables les plus celebres, & fait grace à ceux qui les ont rapportées en faveur de la Poësie; on doit pardonner, dit-il, cette licence aux Poëtes, mais pour lui il veut dire la verité:

*Debita carminibus libertas ista, sed omnis
In vero mihi cura, &c.*

Après cela le Poëte commence à expliquer physiquement les incendies du mont Etna, & c'est ce qui fait le sujet principal de son Poëme, auquel

iv P R E F A C E.

il mêle plusieurs discussions particulières & des Epitodes fort agréables. Il en commence la conclusion au vers 565 , c'est là qu'il censure ceux qui vont voir des monumens antiques, ou des lieux fameux par quelque histoire, pendant qu'ils négligent la contemplation des ouvrages de la nature qu'ils ont devant les yeux.

(*) *Artificis naturæ ingens opus aspice,
nulla*

Tu tanta humanis rebus spectacula cernes,

„ *Considérez le grand ouvrage de*
„ *la nature dans les phénomènes du*
„ *mont Etna, & vous ne verrez nulle*
„ *part de spectacle semblable. Que ne*
dirait-on point en effet de l'admirable
mécanique des ouvrages du Créa-
teur, si on les connoissoit bien, & si on
les considérait avec attention? C'est ce
que fait Severus dans son Poëme, où
tout tend à faire admirer la main de
l'ouvrier qui conduit les merveilles
que celebre sa Muse; on ne sçauroit
disconvenir que ce ne soit l'occupation
la plus noble, & en même tems la plus

(*) v. 597.

P R E F A C E. V

digne de l'homme ; & notre Poëte auroit pu dire comme Galien (a) dans l'ouvrage qu'il a fait de l'usage des parties des animaux , qu'en écrivant ces Livres il composoit une véritable hymne à l'honneur de celui qui nous a faits , & qu'il croyoit que la solide piété ne consistoit pas tant à lui sacrifier plusieurs hecatombes de taureaux , ni à lui présenter les parfums les plus exquis , qu'à reconnoître soi-même , & à faire reconnoître aux autres , qu'elle est sa sagesse , sa puissance & sa bonté. Ces rayons de lumière , qui brillent à travers l'obscurité du paganisme , sont sans doute d'un prix infini pour quiconque aime le vrai.

Severus finit enfin son Poëme par une histoire merveilleuse qu'il raconte de deux jeunes gens de Catane , qui sans se mettre en peine de sauver leur bien , emportèrent leur pere & leur mere sains & sauves , à travers les flammes d'un terrible incendie. On reprochera peut-être à ce Poëte d'avoir eu si souvent recours à la divinité , après avoir promis de rendre raison des embrasemens du mont Etna , & d'en expliquer les causes physiques.

(a) Lib. 3. cap. 10.

VJ P R E F A C E.

— — — — — divinaque rerum
Cura sine arbitrio est. v. 94.

Aut quis mirandus tantæ faber imperet arti.
v. 197.

Non est divinis tam sordida rebus egestas. v. 67.
A factis nunquam non fertilis igne? v. 554.

M. le Clerc avoit déjà fait cette remarque. *bib. ch. tom. 1. art. 5*: mais si l'on veut bien y faire quelque attention, on verra que le Poète en tous ces endroits remonte à la cause première, qu'il reconnoît que la matière qui sert à entretenir les feux du mont Etna, ne s'est point formée toute seule, & qu'elle ne peut être sa propre cause à elle-même; cela ne seroit pas compréhensible à l'entendement: le Poète reconnoît en un mot qu'il y a un Être souverain, dont la Providence prend soin de tout & dirige l'Univers. N'est-ce pas là juger de la nature de la cause première par la nature de l'effet qui en résulte? & pourroit-on, sans s'oublier soi-même trouver du ridicule dans un Philosophe payen, qui en étudiant avec soin les causes physiques des merveilles de la nature, rend hommage à la main divine qui y préside? Pour moi, j'ose le dire, ce sont

P R E F A C E. vij

Ces traits, qui doivent rendre Severus plus estimable.

Il y a à profiter pour tout le monde dans la lecture de ce Poëte, c'est toujours une connoissance de plus de l'antiquité qui ne coûte guere à acquerir & que les personnes qui ont du goût pour les belles lettres, ne négligeront pas sans doute. Severus peut être sur tout d'une grande utilité pour les jeunes gens, qui voudront bien le lire avec application ; ils n'ont gueres vû dans les autres Poëtes, de plus beaux exemples du sublime, qu'ils en trouveront dans celui ci ; ceux d'entr'eux qui ont du goût me sçauront gré de leur avoir procuré la facilité d'entendre un Poëte du siecle d'Auguste qui méritoit d'être plus connu, qu'il ne l'a été jusqu'à present. Ainsi quand la traduction, que j'en donne au public, n'auroit d'autre mérite que celui d'avoir rendu commun ; un Auteur très estimable par lui-même, je me croirois assez récompensé de mes peines.

Du consentement de tous les gens de lettres, il est impossible de faire passer toutes les beautés d'un Auteur ;

viiij P R E F A C E.

quel qu'il soit, dans une autre langue que celle en laquelle il a écrit ; cela a été discuté tant de fois, qu'il n'est plus permis aujourd'hui d'en douter, surtout quand il s'agit d'un Poëte. J'espère donc qu'on voudra bien me pardonner, si je n'ai pu conserver dans ma traduction le même feu, la même élévation & les mêmes figures, qu'on trouve dans le texte. L'on verra aisément, si on veut ne me point juger sans m'entendre, c'est à dire, lire & examiner le texte avec application, qu'il est impossible d'en rendre toutes les beautés ; car outre les difficultés qui naissent de la différence des langues ; l'extrême précision du Poëte y met encore en beaucoup d'endroits un obstacle invincible. Ainsi je me suis surtout attaché à rendre fidèlement le sens de mon Auteur, c'est là, je crois, l'essentiel d'une traduction ; c'est aussi ce qui m'a obligé de faire quelques notes sur certains mots, pour justifier mon explication ; mais j'ai été contraint de me borner à un très petit nombre ; pour ne point interrompre trop souvent le lecteur ; je le prie ici, d'avoir seulement égard en comparant la ver-

P R E F A C E. ix

tion avec le texte, à la double signification des mots dont j'ai quelquefois abandonné la signification métaphorique, quoique sans contredit la plus belle & la plus ordinaire, pour ne point faire de contresens, & parce qu'il est évident pour lors que le Poëte ne s'en est servi que dans le sens propre; comme dans ce vers:

Si nihil iritet flammæ stupeatque profundum.
v. 341.

Severus se sert de *stupere*, pour exprimer le repos du mont Etna; parce que ce mot signifie proprement *s'arrêter*, *se reposer*. Mais on s'en sert plus ordinairement dans le sens figuré pour exprimer certains mouvemens du corps & de l'esprit qui marquent l'étonnement. Severus fournit encore une infinité de métaphores, qui ne sont pas d'un usage ordinaire, quoiqu'elles soient très élégantes, & qu'on en trouve quelques exemples dans les meilleurs Auteurs. Dans ce vers:

Improspectus hiat, tantarum semina rerum,
&c. v. 340.

le Poëte se sert de *semina* pour signi-

x P R E F A C E.

fier la cause. Ciceron , dans l'une de ses Philippiques où il accuse Antoine d'avoir été la cause de la guerre se sert de la même métaphore :

(a) *Sic hujus luctuosissimi belli semen tu fuisi.* Mais je crois qu'on n'en trouveroit gueres d'exemple pour signifier une cause physique, excepté dans Lucrece, où cette métaphore est souvent employée. Ces doubles significations, qui ne sont pas communes, sont assez fréquentes dans Severus, ce qui fait que le vrai sens des phrases où elles se rencontrent ne se présente pas d'abord à l'esprit.

Je n'ai pas cru pouvoir me dispenser de faire aussi des remarques sur ce qui regarde l'histoire ou la fable , il est vrai que bien des gens n'en ont pas besoin, mais on est obligé de contenter tout le monde ; d'ailleurs on n'exige pas des lecteurs qu'ils lisent les remarques sur des choses qu'ils savent déjà, mais ils ne seront pas fâchés d'en trouver sur celles qu'ils ne savent point ou qu'ils peuvent avoir oubliées. Je ne me suis point appliqué à rechercher la verité historique des

(a) *Philipp. 2. in. 22.*

P R E F A C E. xi

fables , que Severus réfute dans son poëme ; on ſçait que depuis l'explication de M. l'Abbé Banier , on n'a plus aucun éclairciſſement nouveau à donner ſur cette matiere ; je me contente donc d'y renvoyer les lecteurs qui en feront curieux. Pour ce qui regarde la correction du texte , j'ai ſuivi Theodore Goral qui m'a paru n'avoir rien laiſſé à deſirer ſur cela.

Le mont Etna faiſant le ſujet du Poëme dont je donne la traduction , j'ai crû qu'il étoit néceſſaire d'y ajouter une diſſertation particuliere ſur cette montagne à laquelle j'ai joint deux Cartes pour ne rien laiſſer à deſirer aux lecteurs.

Pour ce qui regarde Publius Syrus , j'ai ſuivi l'édition de Bentley qui l'avoit donnée ſur de bons manuscrits , j'y ai ſeulement ajouté preſque tous les vers qu'on trouve dans l'édition du Louvre , & qui ne ſe rencontroient pas dans celle-ci , je n'en ai omis que les vers qui ſont des répétitions des mêmes ſentences , ou qui ne renferment pas un ſens parfait. J'ai laiſſé les vers ſelon l'ordre de l'alphabet tels qu'ils ſont dans les manuscrits & dans les deux éditions

xij P R E F A C E.

dont j'ai parlé sur lesquelles j'ai fait ma traduction. Quoique j'aye rejeté de cette édition quelques vers de celle du Louvre, elle sera cependant encore plus parfaite, parce qu'il y a beaucoup de vers dans celle de Bentley qui y avoient été obmis & qui méritoient assurément d'y tenir leur place.

J'espère qu'on trouvera dans cette traduction la même fidélité à rendre le sens du Poëte, que dans celle de l'Etna de Cornelius Severus; mais il ne faut pas qu'on s'attende à y trouver plus d'exactitude à rendre les graces, les beautés, tout le sel & toute l'énergie de l'original. Je prie le lecteur de faire ici avec le Pere (a) Bouhours, cette réflexion si sensée & si judicieuse. *Ce qu'il y a, dit-il, de plus délicat dans les pensées & dans les expressions des Auteurs qui ont écrit avec beaucoup de justesse & de délicatesse, se perd quand on les veut mettre dans une autre langue: à peu près comme ces essences exquisés, dont le parfum subtil s'évapore quand on les verse d'un vase dans un autre.* Toutes les pensées de ce Poëte, quoi-

(a) Pensées ingénieuses. p. 195.

P R E F A C E. xiiij

que détachées & sans liaison entre elles, n'en sont pas moins belles, elles ont de la grandeur, de l'agrément & de la délicatesse; outre la vérité qui contente toujours l'esprit, elles ont quelque chose qui le frappe, qui le surprend, & l'on en pourroit dire ce que disoit (a) Ciceron des pensées de Crassus:

Sententia Crassi tam integra, tam vera, tam nova.

(b) Seneque le pere mettoit les Sentences de Publius Syrus au dessus de ce qu'il y a de meilleur dans les Poëtes comiques & tragiques tant grecs que Romains. (c) Seneque le fils les regardoit aussi comme un excellent modele. Il n'est pas moins philosophe dans ses Sentences, que Cornelius Severus dans son Poëme de l'Etna. Ce dernier en chantant les merveilles de la nature, en pénétre les secrets les plus cachés, & nous apprend

(a) De orat. lib. 2. n. 188.

(b) Transierunt quæ apud eum melius essent dicta, quam apud quemquam comicum tragicumque, aut romanum, aut græcum. *Controv.* 3. c. 3.

(c) Epist. 8.

XIV P R É F A C E.

à admirer l'Auteur du prodige qui fait le sujet de son Poëme. Publius Syrus, tout occupé de la connoissance du cœur humain en développe tous les replis, il nous presente dans chaque vers des preceptes qu'il assaisonne de toutes les graces du langage poëtique; propres à reformer nos mœurs, à resserrer les liens de la société & à la rendre plus agréable & plus parfaite.

Je ne sçauois m'empêcher de conseiller ici à ceux qui sont chargés d'élever de jeunes gens de leur faire voir & même apprendre par cœur ce petit Poëte. Je suis persuadé qu'il feroit impression sur leur esprit, & qu'il influeroit sur leur conduite, peut-être pour toute leur vie (a). Car, dit Quintilien, *il en est de l'esprit des enfans, comme d'un vase neuf qui conserve long tems l'odeur de la premiere liqueur qu'on y a versée*: ainsi les premieres idées que l'on reçoit dans un âge

(a) *Natura tenacissimi sumus eorum que rudibus annis percipimus: ut sapor quo vasa imbuas, durat....*

Quo simul est imbuta recens servabit odorem; Testa diu. [Horat. Epist. 2.]

P R E F A C E. xv

Encore tendre, s'effacent difficilement dans la suite.

J'ai ajouté quelques notes à la traduction, qui serviront à en faciliter l'intelligence; elles se réduisent à faire la comparaison de quelques passages de plusieurs autres Auteurs, où l'on trouve les mêmes pensées, & à rapporter quelques exemples tirés de l'histoire ancienne qui sont souvent plus efficaces que les preceptes, surtout sur l'esprit des jeunes gens, à qui ils inspirent bien plus d'amour pour la vertu. C'est ainsi qu'on pourroit leur rendre la lecture de ces sentences plus agréable; un pareil commentaire sur toutes celles qui en sont susceptibles ne sçauroit manquer de leur plaire & de les aider, en leur donnant plus de goût, à les mieux retenir.



Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

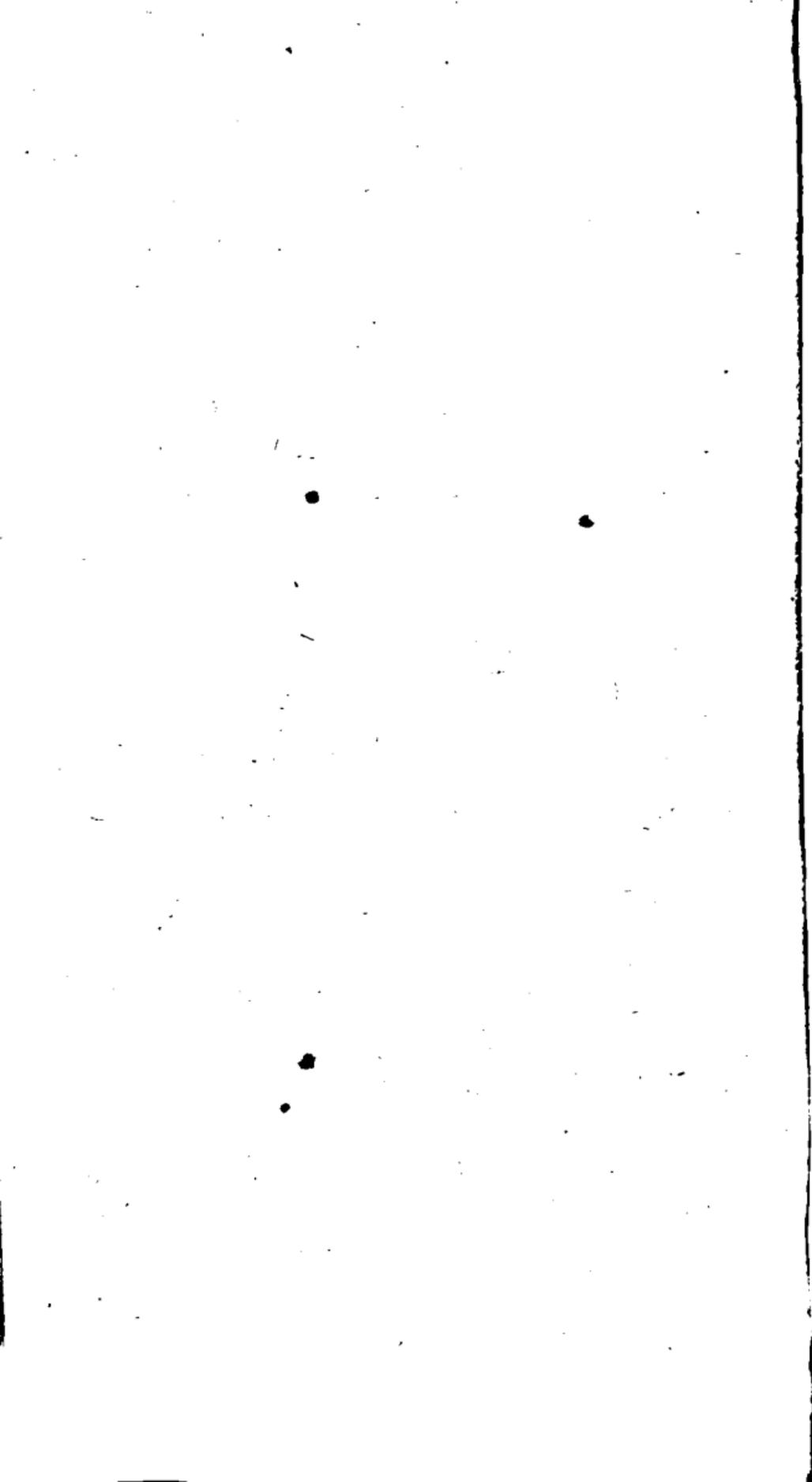
Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

LES SENTENCES

DE

PUBLIUS

SYRUS.





L A V I E
 D E
 P U B L I U S
 S Y R U S.

Publius Syrus étoit de Syrie , il fut emmené esclave à Rome dès sa plus tendre enfance : son maître charmé de son esprit aussi-bien que de sa figure , l'affranchit pendant qu'il étoit encore fort jeune , & le fit instruire avec beaucoup de soin. Ce vers qu'on trouve parmi ses Sentences ,

Probus libertus sine naturâ est filius.

montre bien qu'il ne fut pas ingrat.
 K vj

Il composa d'abord beaucoup de Mimes qui lui attirerent de grands applaudissemens dans plusieurs villes d'Italie. Jules Cesar l'ayant trouvé digne de ses jeux sceniques, l'emmena à Rome, où il lût publiquement ses pieces, qui lui firent donner la préférence sur tous les Auteurs de Mimes de son tems, & dans la suite ce Prince l'honora toujours de sa protection: Il fut quelque tems l'émule de Laberius, Chevalier Romain qu'il vainquit enfin au jugement de Jules Cesar; celui-ci en fut si outré de dépit qu'il fit ce beau prologue que Macrobe nous a conservé, dans lequel il se plaint amèrement d'avoir eu trop de complaisance pour Jules Cesar qui l'avoit deshonoré en le faisant paroître sur le théâtre malgré sa répugnance. Il est vrai que Jules Cesar (a) qui l'avoit comblé de biens & d'honneurs ne pouvoit plus le souffrir à cause de son extreme médisance & de son orgueil insupportable, ce qui vrai-

(a) Gell. l. 17. c. 14.

semblablement ne contribua pas peu à la préférence que ce Prince donna à *Publius Syrus*, & ce fut sans doute cette disgrâce de *Laberius* qui fit naître ces beaux sentimens que (a) M. Rolin admire avec raison dans le prologue dont on vient de parler.

On ne nous a pas conservé un plus grand détail de la vie de notre Poète. On lui donna le nom de *Syrus* parce qu'il étoit de Syrie, & celui de *Publius*, parce qu'il étoit agréable au peuple. Ainsi l'on ignore son véritable nom : on est mieux instruit du nom de celui qui l'affranchit; quoiqu'un Auteur ait voulu donner à ce Poète, le surnom de *Claudius*, parcequ'il croioit qu'il avoit été esclave dans la famille *Caudia* : il est seul de son opinion. (b) *Aulugelle*, *Macrobe* & *L. Giraldus* disent que son maître fut *Domitius* & ne donnent point d'autre nom à notre Poète que celui de *Publius Syrus*. Ses

(a) *Traité des Etud.* v. 1. pag. 232.

(b) *L.* 17. c. 14. *Macrobo.* l. 2. *Saturn.* L. 2. & 7. *Girald.* l. 6. cit.

ouvrages ont été un peu plus heureux que son nom, puisqu'on en a conservé les Sentences dont on donne aujourd'hui la traduction : Nous les devons à Aulugelle, à Macrobe, & à Seneque.

Discours sur les Mimes.

Après avoir rapporté ce qu'on trouve chez les Anciens touchant la Vie de ce Poëte Mimique, l'on ne peut se dispenser d'expliquer ici ce que c'étoit que les Mimes. Vossius, Valois, Saumaise & Gataker ont traité cette partie de l'ancien Théâtre avec beaucoup d'érudition ; je n'en dirai ici que ce qu'il faut pour satisfaire la curiosité du Lecteur.

Les Mimes faisoient d'abord partie de la Comédie : c'étoient certaines Oeuvres de théâtre qui consistoient en grimaces & en danses grotesques ; le terme $\mu\mu\textcircled{c}$ *imitatio* montre assez que cet art avoit pour objet de bien imiter. On appelloit aussi Mimes les Acteurs qui les jouoient.

L'interêt ou la jalousie les sépara dans la suite des Acteurs comiques & ils firent bande à part. Leur but fut de divertir & d'amuser le public, pour y réussir, ils joignirent à leurs danses le burlesque de la Comédie : & cela produisit ce que nous appelons aujourd'hui des farces, qui n'eurent jamais ni la régularité, ni la finesse, ni le sel des Comédies ; ce n'étoit que des scènes imparfaites, sans intrigue, sans liaison & sans dénouement. Malgré la licence que les Mimes emprunterent des Comédies, leur objet principal fut cependant de (a) faire rire par le ridicule avec lequel ils imitoient les vices & les défauts des hommes. En voici un exemple que je tire de (b) Suetone : On sçait quelle étoit l'avarice de l'Empereur Vespasien : Le Mime

(a) Nam sic
Et Laberi Mimos, ut pulchra poemata mi-
ror,

Ergo non satis est visu diducere rictum

Auditoris : & est quadam tamen hic que-
que virtus. *Hor. Sat. IV. l. 1.*

(b) *Vespas. 19.*

qui representoit ce Prince à sa pompe funebre , demanda aux Officiers, combien couteroient les funerailles, ceux-ci lui repondirent qu'elles couteroient cent sesterces. Qu'on me donne , dit-il , les cent sesterces & qu'on me jette dans le Tibre. *Quibus verbis*, dit l'Historien , *avaritiam defuncti elegantissimâ imitatione expressit.* Les Mimes de Sophron eurent sans doute ce sel & cette finesse de la satire ; s'il est vrai , comme on le dit, (a) qu'elles plurent tellement au Philosophe Platon , qui les mettoit sous son chevet , & qu'on les trouva sous sa tête quand il fut mort. Telles furent en general les Mimes chez les Grecs , & chez les Romains, qui reçurent d'eux avec le tragique & le comique , ce genre de spectacle , auquel nous devons les Sentences de Publius Syrus. Malgré la pureté des mœurs qui y regne , & à laquelle ce Poëte semble s'être surtout attaché, il faut cependant convenir que les Mimes furent presque

(a) Vossius de Poët. Græc.

oujours obscenes , & que le spectateur y rioit souvent au dépens de sa vertu , de son innocence & de sa pudeur. C'est ce qui leur a attiré non seulement la censure des (a) saints Peres , mais même celle de plusieurs sages Payens.

L'on confond quelquefois les Pantomimes avec les Mimes , dont on vient de parler , ceux-ci étoient encore une autre espèce de farceurs, dont l'origine est la même que celle des Mimes ; ils mêloient d'abord le chant à la danse : dans la suite ils ne parlerent plus qu'aux yeux, mais avec tant d'art qu'ils representoient une Tragédie ou une Comédie entiere sans chant ni déclamation & par la seule vivacité du geste : & comme dit un ancien Poëte :

Tot linguæ , quot membra viro , mirabilis
ars est ,
Quæ facit articulos , ore silente loqui.

Quoique cette sorte de representa-

(a) S. August. de C. D. l. 3. c. 21. Tit. Liv. l. 39. Sall. hist. l. 2. & in Jugurth. Plin. an. l. 3. Ep. 2.

tion fût très-imparfaite; l'art de l'imitation y fut porté si loin, que non seulement elle fut aimée du peuple; mais elle se fit admirer par les gens sensés. Le seul objet des Pantomimes étoit d'amuser & de faire rire, & presque toujours aux dépens des mœurs. Si l'on en croit (a) Juvenal, jamais spectacle ne remua les passions avec tant de vivacité, & ne donna des tentations si victorieuses aux spectateurs que la danse des Pantomimes. (b) Zofime compte cette danse entre les causes de l'ébranlement de l'Empire Romain. Cet art fut porté à sa perfection sous le regne d'Auguste par Pylade & Bathille. Ceux qui voudront voir un plus grand détail sur cette matiere, pourront avoir recours aux Auteurs qu'on a cités.

(a) Sat. 6.

(b) Lib. 1.





OBSERVATIONS

SUR LES SENTENCES

D E

PUBLIUS SYRUS.

M^r. de la Bruyere a répandu dans ses caracteres , qui sont sans contredit l'un des plus beaux ouvrages que nous ayons sur les mœurs , presque toutes les Sentences de ce Poëte. Il en a traduit quelques-unes , il a donné aux autres un tour nouveau , un peu plus d'étendue & les a présentées sous plusieurs faces différentes. Je n'en rapporterai ici qu'un petit nombre d'exemples.

(a) *Fortuna jus in hominis mores non habet.*

(a) *Pub. Syr.*

236. *Observations sur les Sentences*

„ (a) La fortune, dit-on, change
„ les mœurs; je crois plutôt qu'elle
„ les découvre: tant qu'on vit dans
„ l'esperance de quelque avantage,
„ on se concerte, on se compose, on
„ se déguise afin de mieux tromper
„ ceux qui entreprennent notre élé-
„ vation. Est-on parvenu à son but,
„ l'on se montre tel que l'on est.

Fortuna usu dat multa, mancipio nihil.

Levis est fortuna citò reposcit quod dedit.

„ (b) La fortune ne donne rien,
„ elle ne fait que prêter un tems:
„ demain elle redemande à ses fa-
„ voris ce qu'elle semble leur don-
„ ner pour toujours.

Mortem timere crudelius est quàm mori.

„ La mort n'arrive qu'une fois &
„ se fait sentir à tous les momens de
„ la vie: il est plus dur de l'appré-
„ hender que de la souffrir.

Est vita misero longa, felici brevis.

(a) M. de la Bruy. de la bonn. & mauv.
fortune.

(b) Ibid.

„ La vie est courte pour ceux
„ qui sont dans les joyes du monde ; elle ne paroît longue qu'à ceux
„ qui languissent dans l'affliction.
„ Job se plaint de vivre long tems,
„ & Salomon craint peut être de
„ mourir trop jeune. On trouve
aussi la meilleure partie des Sentences de Pub. Syrus dans plusieurs des Discours du Sectateur.

C'est ainsi que sans être plagiaires (a) les plus illustres Modernes se sont enrichis de ce qu'il y a de plus beau chez les Anciens. Il semble que M. de la Bruyere ait voulu prévenir lui-même sur cela ses Lecteurs, en commençant ses caracteres par cette maxime :

„ Tout est dit, & l'on vient trop
„ tard depuis plus de sept mille ans
„ qu'il y a des hommes, & qui
„ pensent. Sur ce qui concerne les
„ mœurs, le plus beau & le meilleur
„ est enlevé ; & l'on ne fait que glaner après les Anciens & les plus
„ habiles d'entre les Modernes.

(a) Messieurs Despreaux, Moliere, la Fontaine, Racine, Rolin, Voltaire, &c.

Il seroit à souhaiter qu'on accoutumât de bonne heure les jeunes gens, à qui j'adresse cette observation, à faire ces sortes de remarques dans leurs lectures; ils verroient le profit que les plus habiles Modernes ont retiré des Anciens, & je crois que rien ne seroit plus propre à leur former le goût, à exercer leur jugement & à leur orner l'esprit de ce qu'il y a de plus beau & de plus brillant dans les belles lettres. Qu'il me soit permis, pour confirmer cette réflexion, de rapporter encore ici quelques exemples que j'emprunte des meilleurs Auteurs. Andromaque exprime ainsi sa fidélité pour Hector.

(a) Ma flamme par Hector fut jadis allumée,
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.

Voici ce que Virgile fait dire à Didon pour Sichée son premier mari.

(b) Ille meos, primus qui me sibi junxit,
amores

(a) M. Racin. *Androm. Trag.*

(b) *Æneid. lib. IV. v. 28.*

Abstulit : ille habeat secum servetque sepulcro.

On ne sçauroit peindre la fierté de l'Imperatrice Agrippine avec plus de vivacité :

(a) Et moi qui sur le trône ai suivi mes
Ancêtres,
Moi fille, femme, sœur & mere de vos
maîtres.

Mais ne peut-on pas regarder encore cet endroit de Virgile comme le modele de M. Racine.

(b) Ast ego, quæ Divûm incedo regina,
Jovisque.
Et soror & conjux, una cum gente tot annos
Bella gero, &c.

Cicéron dans sa harangue pour Marcellus, en parlant de la guerre civile entre César & Pompée s'exprime ainsi :

(c) *Diverse voluntates civium fue-*

(a) M. Racin. Britann. Trag.

(b) *Æneid* lib. 1. v. 50.

(c) *Plo Marcel*. n. 31. & 32.

240 *Observations sur les Sentences*
vunt d'fractaque sententia. Non enim
consiliis solum & studiis, sed etiam ar-
mis & castris dissidebamus. Erat au-
tem obscuritas quadam, erat certamen
inter clarissimos duces: multi dubitabant
quid o, timum esset, multi quid sibi: ex-
pediret, multi quid deceret, non nulli
etiam quid liceret. Perfuncta respublica
est hoc misero fatalisque bello, &c.

L'Orateur traite encore le même
sujet dans sa harangue pour Liga-
rius: (a) *Hac mihi quidem, si proprium*
& verum nomen nostri mali queratur,
fatalis quadam calamitas incidisse vider-
tur, & improvidas hominum mentes oc-
cupavisse, ut nemo mirari debeat humana
consilia, divinâ necessitate esse superata.

On sçait qu'il s'agissoit d'obtenir
de Cesar le pardon de deux hommes
qui s'étoient déclarés contre lui en
prenant les armes en faveur de Pom-
pée; & l'on sent aisément avec quel
art & quelle délicatesse l'Orateur de-
voit traiter cet endroit.

L'oraison funebre de M. Turen-
ne a fourni à nos Orateurs Fran-

(a) Pto Ligat. n. 17.

çois un endroit aussi délicat à traiter. On va voir quel usage ils ont fait de ce qu'on vient de lire de Cicéron. Il s'agit des guerres civiles qui troublèrent la France sous la minorité de Louis XIV.

(a) » Que ne peut-on effacer ces
 » tristes années de la suite de l'histoire, & les dérober à la connoissance de nos neveux ! Mais puisqu'il est impossible de passer sur des choses que tant de sang répandu a trop vivement marquées.

» (b) Montrons-les dumoins avec
 » l'artifice de ce Peintre, qui pour cacher la difformité d'un visage inventa l'art du profil. Dérobons à notre vûë ce défaut de lumiere & cette nuit funeste, qui formée

(a) M. Mascaron.

(b) Quintilien rapporte que Apelles chargé de faire le portrait d'Antigone, inventa l'art du profil pour représenter de côté ce Prince qui avoit perdu un œil, & pour cacher cette difformité par cet ingénieux artifice. *Apelles tamen imaginem Antigoni latere tantum alt. r. ostendit, ut amissi oculi deformitas lateret.* Quint. lib. 2. cap. 13.

L

242 *Observations sur les Sentences*

„ dans la confusion des affaires pu-
„ bliques par tant de divers interêts,
„ fit égarer ceux même qui cher-
„ choient le bon chemin , &c.

„ (a) Souvenez vous , Messieurs,
„ de ce tems de desordre & de trou-
„ ble , où l'esprit tenebreux de dis-
„ corde confondoit le droit avec la
„ passion , le devoir avec l'intérêt ,
„ la bonne cause avec la mauvaise ;
„ où les astres les plus brillants souf-
„ firent presque tous quelque éclip-
„ se , & les plus fideles sujets se vi-
„ rent entraînés malgré eux par le
„ torrent des partis , comme ces pi-
„ lotes , qui se trouvant surpris de
„ l'orage en pleine mer , sont con-
„ traints de quitter la route qu'ils
„ veulent tenir , & de s'abandonner
„ pour un tems au gré des vents &
„ de la tempête. Telle est la justice
„ de Dieu , telle est l'infirmité natu-
„ relle des hommes , &c.

Il y a là de grandes beautés , je
laisse au Lecteur le plaisir d'en faire
la comparaison. L'on pourroit croi-

(a) M. Flech.er.

re que M. Racine n'avoit point présents à l'esprit ces vers de Virgile, en composant Andromaque & Britannicus ; & que M. sieurs Malcaron & Flechier ne consulterent pas même aucune harangue de Cicron sur l'oraison funebre de M. de Turenne ; mais l'on ne sçauroit disconvenir que ces sortes d'imitations, qui sont frequentes dans leurs ouvrages, auxquels elles donnent beaucoup d'éclat, ne fient le fruit de la lecture des Anciens & d'une exacte connoissance de ce que ceux là ont de beau & de grand. Il me semble qu'il ne seroit pas possible qu'un jeune homme lût les Anciens & les Modernes en faisant de semblables remarques sans acquérir de grandes richesses. (a) *Quin etiam easdem causas ut quisque egerit, ut le erit scire.* J'ose même dire que cette attention seroit propre à faire naître du goût à qui n'en auroit point.

L'utilité des jeunes gens qui liront cette traduction, m'engage à

(a) Quint lib. X. cap 1.

244 *Observations sur les Sentences*
 ajouter encore ici quelques réflexions sur ce que l'on appelle *Sentences*. Le mot latin *sententia* chez les Anciens signifioit tout ce que l'on pense, avis, opinion, suffrage, sentiment, &c. & on le trouve souvent employé de cette maniere dans les meilleurs Auteurs, mais ce nom convient plus particulièrement, surtout en notre langue, à ces pensées qu'on regarde comme des (a) conseils, ou plutôt comme des arrêts en fait de mœurs. C'est en ce sens que Quintilien définit les (b) *Sentences*, des pensées morales, qui sont universellement vraies & louables, même hors du sujet auquel on les applique. Tantôt, continue le même Auteur, elles se rapportent seulement à une chose comme celle-ci : (c) *Rien ne gagne tant les cœurs que la bonté.*

(a) Nomen ex eo acceperunt, quod similes sunt consiliis aut decretis. *Quint. lib. VIII. cap. 5.*

(b) Est autem hæc vox universalis, quæ etiam citra complexum causæ possit esse laudabilis. *ibid.*

(c) Nihil est tam populare quàm bonitas, *Cic. pro Lig. n. 38.*

Et tantôt à la personne comme cette autre :

(a) *Un Prince qui veut tout connoître, est dans la nécessité de pardonner bien des choses.*

Quintilien en distingue trois fortes, les unes simples, comme :

(b) *Chacun se laisse entraîner par son penchant.*

Les autres qui contiennent la raison de ce qu'elles disent, comme celle-ci :

(c) *Dans toutes les querelles, le plus fort, encore qu'il soit offensé, paroît toujours l'offenseur par cette raison-là même qu'il est le plus fort.*

Les autres composées, comme celle-là :

(d) *La complaisance nous fait des amis, la franchise des ennemis.*

(a) *Princeps qui vult omnia scire, necesse habet multa ignoscere.*

(b) *Trahit sua quemque voluptas. Virgil. Eglog. II. v. 65.*

(c) *In omni certamine qui opulentior est etiamsi accipit injuriam, tamen quia plus potest, facere videtur.*

(d) *Obsequium amicos, veritas odium parit. Sall. in Jugurr.*

Les Sentences sont susceptibles de beaucoup de variété, (a) puisqu'on peut les exprimer par toute sorte de figures :

La mort n'est point un mal, mais les approches de la mort sont fâcheuses.

Est-ce donc un si grand mal que de mourir ?

Cicéron par un tour singulier & bien ingénieux les applique à la personne dans l'endroit de sa harangue pour Marcellus, où il adresse ainsi la parole à César : (b) *Pouvoir sauver des malheureux comme vous le pouvez, c'est ce qu'il y a de plus grand dans le haut degré d'élevation où vous êtes, & le vouloir est ce qu'il y a de meilleur parmi les excellentes qualités que nous admirons en vous.* (c) Il attribue, dit

(a) *Per omnes enim figuras tractari potest, illud notabile ex diversis, mors misera non est, aditus ad mortem miser est.*

Uique adeone mori miserum est ? Quins. ibid.

(b) *Nihil habet, Caesar, nec fortuna tua majus, quam ut possis: nec natura melius, quam ut velis servare quam plurimos. Pro Ligar. n. 33.*

(c) *Ita quæ erant rerum, propria fecit hominis. Lib. VIII. cap. 5.*

Quintilien, à la personne de Cesar, ce qui semble appartenir aux choses.

(a) On sent déjà par ce peu d'exemples que les Sentences, soit en vers, soit en prose, peuvent être d'une merveilleuse utilité, elles frappent vivement l'esprit & ne manquent presque jamais d'allumer ces semences de justice & d'honnêteté qui sont naturelles dans notre ame. (b) Agrippa favori d'Auguste avouoit qu'il étoit redevable à cette Sentence, *Concordia parva res crescunt, discordia maxima auferuntur*; d'être devenu bon frere & bon ami: *h. c. se aiebat, & fratrem & amicum optimum factum.*

L'on peut voir aisément dans les plus celebres Orateurs que ces sortes de pensées donnent, lorsqu'elles

(a) Ipsa quæ præcipiuntur per se multum habent ponderis: utique si aut carmini in-texta sunt, prosa oratione in sententiam cooperata, sicut illa Catoniana: *emas non quod opus est, sed quod necesse est.*
omnium honestarum rerum semina animi gerunt, quæ admonitione excitantur: non aliter quàm scintilla flatu levi adjuta, ignem suum explicat. *Senec. epist. 94.*

(b) *Idem ibid.*

font bien menagées & placées à propos , beaucoup de grace & même beaucoup de force au discours ; c'est pour cela que Quintilien les appelle (a) *lumina orationis* : mais il se plaint en même tems de ce que les Orateurs de son siècle recherchoient avec trop de soin ces traits vifs & brillants qu'ils affectoient de placer à la fin de chaque période. (b) Cela faisoit paroître trop d'étude & monroit l'art trop à découvert , ce qui est un grand défaut dans l'Orateur. Les maîtres de l'art ont fixé l'usage que l'on doit faire des Sentences , il

(a) *Lumina autem , præcipuèque in clausulis posita , sententiæ : quæ minus crebra apud antiquos , &c. ibid.*

(b) *Ego vero hæc lumina orationis , velut oculos quosdam esse eloquentiæ credo. Sed neque oculos esse toto corpore velim ne cætera membra officium suum perdant : & si necesse sit veterem illum horreum dicendi malim , quàm istam novam licentiam. Sed pater quædam via , sicut in cultu victuque accessit aliquis citra reprehensionem nitor , quem sicut possumus , adjiciamus virtutibus. Ibid.*

est aisé de les consulter là-dessus;
pour moi je crois devoir me borner
ici à l'idée que je viens d'en don-
ner.





PUBLII SYRI SENTENTIÆ:



B alio expectes, alteri quod
feceris.

Ab amante lacrimis redimas
iracundiam.

Absentem lædit, cum ebrio qui litigat.

Ad calamitatem quilibet rumor valet.

5. Ad pœnitendum properat, citò qui ju-
dicat.

(a) On se rappelle aisément ici cette loi naturelle que Dieu a imprimée dans le cœur de tous les hommes: *Alteri ne feceris, quod tibi fieri non vis.* » Ne faites pas » à autrui ce que vous ne voudriez pas » qu'on vous fit. Cette première Sentence, dont le sens est le même, est donc comme l'abregé de toutes les autres, puisqu'elle renferme tous les devoirs de la société.



LES
SENTENCES
DE
PUBLIUS
SYRUS.



Q N (a) vous rendra ce que vous aurez fait aux autres,
Apaisez par vos larmes
la colere de ceux qui vous
aiment.

Maltraiter un homme ivre , c'est
offenser un absent.

Dans un désastre toutes sortes de
nouvelles trouvent du crédit.

Un jugement trop précipité est sui-
vi d'un prompt repentir.

252 *Publii Syri Sententia.*

Ad tristem partem strenua est suspicio.

Æs debitorem leve gravem inimicum facit ;

Ætas cinædum cælat , ætas indicat.

Aliena nobis , nostra plus aliis placent.

20. Alienum æs homini ingenuo acerba est
servitus.

Alienum est omne , quidquid optando
evenit.

Alterius damnum ; gaudium haud facias
tuum.

Amans iratus multa mentitur sibi.

(a) Cette Sentence peut encore être entendue de cette manière : *On soupçonne plus volontiers le mal.* Et en ce sens cette Sentence est toujours vraie.

(b) On n'en fait que trop tous les jours la malheureuse expérience ; c'est ce qui donna lieu autrefois à M. Despreaux de faire cette belle épigramme à l'occasion de M. Patru , à qui il avoit prêté de l'argent :

« Je l'assistai dans l'indigence :

« Il ne me rendit jamais rien.

Les Sentences de Publius Syrus. 25 §

(a) Les apparences donnent lieu à de violens soupçons.

(b) Prêter de l'argent à quelqu'un, quoiqu'en petite quantité, c'est se faire un grand ennemi.

L'âge cache les mauvaises inclinations, l'âge les découvre.

Ce qui appartient à autrui nous plaît, & ce qui nous appartient plaît aux autres.

Les dettes sont pour un homme né libre, une cruelle servitude.

(c) Le bien qui n'est que le fruit de nos avides désirs, ne nous appartient pas.

Il ne faut pas se réjouir du mal qui arrive aux autres.

(d) Un amant irrité se persuade beaucoup de choses fausses.

» Mais quoiqu'il me dût tout son bien

» Sans peine il souffriroit ma presence

» O la rare reconnoissance!

(r) C'est en ce sens que Senèque le fils a entendu cette Sentence dans l'épître 3. où il la cite,

(d) C'est ce qui a fait dire à Ovide :

Credula res amor est.

» L'amour est d'ordinaire fort crédule.

Æroïd. Ep. Vl. 21.

254 *Publii Syri Sententia.*

Amans quid cupiat , scit , quid sapiat non videt.

15. Amans quod suspicatur , vigilans somniat.

Amans ita ut fax , agitando ardescit magis.

Amare juveni fructus est , crimen seni.

Amare & sapere vix adeo conceditur.

Ames parentem, si æquus est, si aliter, feras.

20. Amicitia semper prodest , amor & nocet.

(a) Cette Sentence & les six suivantes ont l'amour pour objet. Le Poëte y peint d'une maniere assez vive le caractère de cette passion.

(b) La piété des enfans envers leurs parens est la vertu qu'on trouve la plus recommandée chez les Payens après le culte dû aux Dieux. Cicéron dit dans sa harangue pour Cluentius §. 27. *Que non seulement on ne doit point murmurer contre ses parens, mais qu'on doit même supporter leurs injures avec douceur.* L'histoire en fournit plus d'un exemple : celui-ci mérite surtout d'être remarqué. Un jeune homme qui avoit resté long-tems à l'école du Philosophe

Les Sentences de Publius Syrus 259

Un amant sçait ce qu'il desire, mais il ne prend pas garde aux bornes que la sagesse met à ses desirs.

(a) Un amant croit voir quoique éveillé, la réalité de ses soupçons.

Un amant est semblable à un flambeau, plus on l'agite, plus il s'enflamme.

L'amour est naturel aux jeunes gens, mais c'est un crime dans la vieillesse.

Il est presque impossible d'aimer & d'être sage.

(b) Il faut aimer son pere, s'il est juste, il faut le supporter s'il ne l'est pas.

(c) L'amitié est toujours utile, & l'amour toujours nuisible.

Zenon, étant de retour chez lui, son pere lui demanda quel progrès il avoit fait dans la sagesse; *ma conduite*, dit le jeune homme, *vous montrera ce que j'ai appris*. Le pere irrité de cette réponse, qu'il regarda comme une marque de mépris, le frappa aussitôt: *J'ai appris*, dit alors le fils sans s'émouvoir, *à supporter avec douceur les emportemens de mon pere.* *Ælian*, l. 9. c. 23.

(c) Alexandre le grand en connoissoit bien tout le prix, quand il faisoit cette ré-

256 *Publii Syri Sententia.*

Amicitia pares aut accipit , aut facit.

Amici vitia ni feras , facis tua.

Amicum perdere , est damnorum maximum.

Amicum lædere ne joco quidem licet.

25. Amicis eo magis dees , quominus habes.

Amissum quod nescitur , non amittitur.

ponse à celui qui lui demandoit où étoient ses trésors : *Ils sont*, dit-il, *chez mes amis.* *Plut. in vit. Alex.*

(a) Voici je crois la meilleure façon d'expliquer cette Sentence :

» Je voudrois , dit Horace , qu'en fait
» d'amitié l'on ne fût pas si éclairé , &
» que ce manque de lumière passât pour
» une vertu parini les honnêtes gens.

Vellem in amicitia sic erraremus ; & isti
Errori nomen virtus posuisset honestum.

Lib. 1. Sat. 111. 41.

(b) L'histoire d'Auguste fournir une belle preuve de la vérité de cette Sentence. On sçait que ce Prince n'apprit les défordres de sa fille Julie que quand ils furent montés aux derniers excès ; il ne balança pas dans

Les Sentences de Publius Syrus. 257

L'amitié unit des gens égaux , ou elle rend égaux ceux qu'elle unit.

(a) Si vous ne sçavez pas supporter les défauts de votre ami , ils deviennent les vôtres.

(b) Perdre un ami , c'est la plus grande perte qu'on puisse faire.

Il ne faut pas offenser ses amis , même en raillant.

Moins on a d'amis , plus on en a besoin.

Perdre sans le sçavoir , ce n'est pas perdre.

son premier mouvement à l'exiler , & apprit ainsi à toute la terre les crimes de sa fille. On s'imagine aisément combien cette situation étoit cruelle , pour Auguste surtout , qui avoit perdu ce qu'il avoit de plus cher dans sa famille , & qui n'avoit plus de successeur , ce qui lui fit dire les larmes aux yeux : *Que ce malheur ne lui seroit point arrivé si Agrippa ou Mecene eussent été encore en vie. Horum nihil mihi accidisset , si aut Agrippa aut Mecenas vixisset.* Cet Empereur , maître du monde entier , ne put jamais trouver parmi une foule innombrable de Courtisans , & tant de milliers d'hommes soumis à sa puissance , de quoi remplacer ces deux amis. *Senec. de benef. c. 32.*

258 *Publii Syri Sententia.*

Amor extorqueri non pote, elabi pote.

Amor otiosæ causa sollicitudinis.

Amor misceri cum timore non potest.

30. Amoris vulnus idem, qui sanat, facit.

Angustâ capitur tutior in mensâ cibus.

Animi arbitrio amor sumitur, non ponitur.

Animo dolenti nihil oportet credere.

Animus, vereri qui scit, scit tutò ingredi.

35. Animus hominis, quidquid sibi imperat, obtinet.

Anus, cum ludit, morbi delicias facit.

Apertè mala cum mulier, tum demum est bona.

(a) Cette Strophe d'Horace explique bien élégamment cette Sentence.

Vivitur patvo benè, cui paternum

Splendet in mensa tenui salinum,

Nec levis somnos timor aut cupido

Sordidus aufert. *L. 2 Od. 16.*

» Celui-la seul vit heureux dans la pau-
» vreté, qui voit avec plaisir sur sa petite
» table, la salière de ses Ancêtres, & à qui
» la crainte & la sordide avarice ne font
» point perdre le sommeil. *Trad. de M. Dac.*

1. J'avertis ici le Lecteur qu'il trouvera

Les Sentences de Publius Syrus. 259

L'amour peut s'éteindre, mais il ne peut être vaincu.

L'amour nous fait passer le tems dans une oisiveté inquiète.

L'amour ne peut pas être mêlé avec la crainte.

Le même objet qui nous guérit d'un amour, nous en inspire un autre.

(1) On mange avec plus de sécurité à une table frugale.

L'amour s'inspire, mais ne se force point.

Il ne faut rien croire de celui qui se plaint.

Celui qui sçait craindre, sçait se conduire en sûreté.

On est maître de soi-même lorsqu'on sçait commander à ses passions.

Une vieille qui joue, divertit la mort.

1. Une femme dont la malice n'est point cachée, est bonne.

quelques sentences sur lesquelles je n'ai pas crû pouvoir me dispenser de faire des remarques un peu longues, ce qui m'a obligé de les placer à la fin de cette traduction ; elles sont indiquées par des chiffres.

260 *Publii Syri Sententia.*

Aicum intensio frangit , animum remissio.

Avaro quid mali optes , nî ut vivat diu.

40. Avarum faciliè capias , ubi non sis idem.

Avarum irritat , non sariat pecunia.

Avarus animus nullo satiatur lucro.

Avarus damno potius , quam sapiens , dolet.

Avarus , nisi cum moritur , nil rectum facit.

45. Avarus ipse miserix causa est suæ.

(a) Voici comment Juvenal a tourné la même pensée :

Crescit amor nummi , quantum ipsa pecunia crescit ,

Et minus hanc optat , qui non habet

» La possession des biens irrite notre
» amour pour eux , & cette passion croit à
» mesure qu'ils augmentent ; en sorte que
» ceux qui n'en ont point les souhaitent
» avec moins d'ardeur que ceux qui en regorgent. *Sat. XIV. trad. du P. Tart.*

(b) Cette épigramme ajoute le dernier trait au portrait de l'avare :

Les Sentences de Publius Syrus. 261

2. Un arc trop tendu se rompt, trop de relache gâte l'esprit.

Quel plus grand mal peut-on souhaiter à un avare que de vivre longtemps ?

Pour tromper un avare, il suffit de ne l'être pas.

(a) L'argent irrite la soif d'un avare, il ne la rassasie pas.

Nul gain ne peut satisfaire le cœur avide d'un avare.

Les pertes font plus d'impression sur le cœur d'un avare que sur celui d'un homme sage.

Le seul bien que fasse un avare est de mourir.

(b) Un avare est la cause de sa propre misère.

-
- » Au lieu d'actes de foi, d'amour & d'espérance,
 - » Frontin agonisant supputoit la dépense
» Que sa maladie & sa mort
» coûteroient à son coffre fort.
 - » Tant pour le Médecin, tant pour l'Apoticaire,
 - » Tant pour cet homme-ci, tant pour cet autre-là,
 - » Tant pour l'enterrement, & tant pour l'inventaire,

262 *Publius Syrus Sententia.*

Audendo virtus crescit, tardando timor.

Auferri & illud, quod dari potuit, potest.

Aut amat, aut odit mulier: nihil est tertium.

Auxilia humilia, firma consensus facit.

50. Benè perdit nummos judici cum dat nocens.

Benè dormit, qui non sentit, quàm malè dormiat.

Benè cogitata, si excidunt, non occidunt.

Beneficia plura accepit, qui scit reddere.

Beneficium dando accepit, qui digno dedit.

» Tant pour ceci, tant pour cela.

» Ce n'est pas sans raison que l'on te trouve à craindre,

» O mort, s'écria-t-il, que tu nous fais souffrir?

» Malheureux, que je suis à plaindre!

» Et qu'il m'en coûte de mourir!

M. le Brun.

Les Sentences de Publius Syrus. 263

L'exécution augmente le courage,
& le retardement redouble la crainte.

On peut vous ôter ce qu'on a pû
vous donner.

Une femme ne peut rester indiffé-
rente, elle aime, ou elle hait.

L'union rend les petits secours puis-
sans.

Un coupable qui donne de l'argent
à son Juge sçait le perdre à propos.

Celui qui ne sent pas que son som-
meil est mauvais, dort bien.

Quoique les bonnes pensées s'éva-
nouissent, elles ne sont pas tout à fait
perduës.

3. Celui qui sçait rendre un bienfait
en a reçu plusieurs.

(a) Rendre service à quelqu'un
qui le mérite, c'est recevoir un bien-
fait.

(a) Il est certain qu'il y a des gens qui
ont l'ame assez généreuse pour goûter un
vrai plaisir à rendre service ; mais y en a-t-il
beaucoup qui croient recevoir un bienfait
de celui qui leur en fournit l'occasion ?
Qu'on examine cependant avec réflexion
cette Sentence, la vérité m'en paroît touz
à fait sensible.

264 *Publii Syri Sententia.*

55. Beneficium qui dedisse se dicit , petit.

Beneficium sæpè dare , docere est reddere.

Beneficium qui dare nescit , injustè petit.

Beneficium dignis ubi des , omnes obligas.

Beneficium accipere , libertatem vendere est.

60. Benignus etiam dandi causam cogitat.

Bis est gratum , quod opus est , ultrò si afferas.

Bis emori est , alterius arbitrio mori.

Bis peccas , cum peccanti obsequium accommodas.

(a) Martial a pris cette Sentence pour le sujet d'une Epigramme pleine de sel & d'esprit.

Quæ mihi præstiteris memini semperque tenebo,

Cur igitur taceo , Posthume ? tu loqueris.
Incipio quoties alicui tua dona referre .

Protinus exclamat , dixerat ipse mihi.
Non bellè quædam faciunt duo : sufficit
unus

Huic operi : si vis ut loquar ipse tace,

Publicæ

(a) Publier les services que l'on a rendus, c'est les reprocher.

Rendre souvent service aux autres c'est leur apprendre à en rendre.

Il y a de l'injustice à demander un service quand on ne sçait pas en accorder.

Rendre service à des personnes de mérite, c'est obliger tout le monde.

Recevoir un bienfait, c'est vendre sa liberté.

Un homme généreux cherche l'occasion de signaler sa générosité.

On oblige doublement celui dont on prévient les besoins.

Mourir par le caprice de quelqu'un c'est mourir deux fois.

(b) Approuver celui qui manque à son devoir, c'est y manquer deux fois.

Crede mihi, quamvis ingentia, Posthume,
dona

Autoris percunt garrulitate sui.

L. 5. Epigr. 53.

Si Charles par son credit,

M'a fait un plaisir extreme.

J'en suis quitte, il l'a tant dit

Qu'il s'en est payé lui-même.

(b) On lit précisément la même Sentence

M

266 *Publii Syri Sententia.*

Bis vincit , qui se vincit in victoria.

65. Bis interimitur , qui suis armis perit.

Blanditiâ , non imperio , fit dulcis Venus;

Bona nemini hora est , ut non alicui sit mala.

Bona mors est homini , vitæ quæ extinguit mala.

Bona opinio hominum tutior pecuniâ est.

Bona fama in tenebris proprium splendorem obtinet.

dans Seneque exprimée en termes différens :

Qui non verat peccare , cum possit juber.

Trans. v. 289.

Cette Sentence recommande cette liberté qui fit tant d'honneur à Mecene , lorsque voyant un jour Auguste sur le point de condamner plusieurs personnes à la mort , & ne pouvant approcher de son tribunal à cause du monde qui l'environnoit , il écrivit ces mots sur des tablettes qu'il lui jetta : *Surge tandem carnifex.* „ Levez vous , & ne faites „ point le bourreau. Auguste les ayant lûs , le retira sans condamner personne. *Dio. l. 55.*

Les Sentences de Publins Syrus. 267

(a) Se vaincre soi-même dans la victoire, c'est être deux fois vainqueur.

Se tuer de ses propres mains, c'est se faire mourir deux fois.

On rend l'amour agréable par la douceur & les caresses, mais non pas par le commandement.

Personne ne jouit d'un bon moment qui ne soit fatal à quelqu'autre.

La mort est avantageuse à celui dont elle finit les malheurs.

La bonne réputation vaut mieux que les richesses.

(b) La bonne réputation brille par son propre éclat à travers l'obscurité.

(a) C'est cette victoire qui élève, selon Cicéron, le vainqueur jusqu'aux cieux. *Hæc qui faciat, non ego cum summis viris comparo, sed simillimum Deo judico.* » En user ainsi » c'est se rendre, je ne dis pas comparable » aux plus grands hommes, mais presque » semblable aux Dieux. *Orat. pro Marcello.*

(b) M. Flechier en fournit un exemple bien éclatant en parlant de M. de Turenne : *Il se cache, dit-il, mais sa réputation le découvre, il marche sans suite & sans équipage, mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe. &c.*

268 *Publii Syri Sententia.*

Bona turpitude est, quæ periculum vindicat.

Bona comparat præsidia misericordia,

Bonarum rerum consuetudo pessima est.

Bonis nocet, quisquis pepercerit malis.

75. Bonitatis verba imitari, major malitia est.

Bono justitiæ proxima est severitas.

Bonorum crimen est officiosus miser.

Bonum quidem suprimitur, nequam extinguitur.

Bonum est, fugienda aspicere in alieno malo.

80. Bonum ad virum citò moritur iracundia.

Bonus animus læsus gravius multo irascitur.

Bonus animus nunquam erranti obsequium accommodat.

(*) Juvenal peint assez bien en un sens vers l'énormité de ce vice :

Fallit enim vitium specie virtutis, & umbrâ,

Les Sentences de Publus Syrus 269

C'est une honte avantageuse que celle qui délivre du danger.

La compassion prépare un bon azile.

Ne pouvoir se passer des commodités de la vie, c'est avoir une très-mauvaise habitude.

Epargner les méchants, c'est nuire aux gens de bien.

(a) Imiter le langage des gens de bien, c'est le comble de la méchanceté.

L'exacte justice se montre presque toujours avec un front levé.

Etre malheureux & avoir un bon cœur, c'est le crime des gens de bien.

On peut supprimer le bien, mais on ne peut l'éteindre.

Il est avantageux d'apprendre par le mal d'autrui, ce qu'on doit éviter.

Un homme de bien ne se ressouvent pas long-tems des injures.

Un bon cœur offensé est beaucoup plus sensible qu'un autre.

Un bon esprit ne se prête jamais à l'erreur.

270 *Publii Syri Sententiæ:*

Brevis mens ipsa est memoria iracundiæ.

Brevis ipsa vita est, sed malis fit longior.

85. Cæci sunt oculi, cum animus alias res agit.

Caret periculo, etiam qui tutus caver.

Castâ ad virum matrona parendo imperat.

Casus quem sæpe transit, aliquando invenit.

Cavendi nulla est dimittenda occasio.

90. Citiùs venit periculum, cum contemnitur.

Citò ad naturam fictâ reciderint suam.

(*) Juvenal n'a fait que donner un autre vêtement à la même Sentence :

..... quippe minuti
Semper & infirmi est animi exiguique voluptas

Ultio. Sat. 13. v. 189.

« Il n'y a que les petits esprits, que les esprits foibles qui trouvent du plaisir dans la vengeance. Trad. du P. Tart. Saluste a fait cette remarque : Que les premiers Romains accrurent bien plus leur empire en

Les Sentences de Publius Syrus. 271

(a) Le ressouvenir des injures est la marque d'un petit esprit.

La vie est courte par elle-même ; mais les malheurs la rendent bien longue.

Les yeux ne voyent d'autre objet que celui qui occupe l'esprit.

Celui qui, lors même qu'il n'a rien à craindre, prevoit le danger, n'y est jamais exposé.

Une femme chaste commande à son mari, même en lui obéissant.

L'on tombe un jour dans le malheur, qu'on a souvent évité.

Il ne faut jamais être sans précaution.

Plus on méprise le danger, plutôt on s'y trouve exposé.

On donne en vain au faux les apparences du vrai, il est bientôt reconnu.

pardonnant aux vaincus, qu'en remportant des victoires. *Et plus penè auxerunt imperium parcendo victis, quàm vincendo. Catil. l. 9.* C'est ce qui fit faire à Tite-Live cette réflexion, si judicieuse qu'elle passa en proverbe: « Que l'amitié devoit être immortelle » & l'inimitié mortelle. *Amicitias immortales, inimicitias mortales esse debere. l. 40. c. 46.*

272 *Publii Syri Sententia,*
Citò ignominia fit superbi gloria.

Citò imptoborum læta ad perniciem cadunt.

Civilis belli oblivio defensio est.

95 Comes facundus in via pro vehiculo est.

Conjunctio animi maxîma est cognatio.

Consilio melius vincas , quàm iracundiâ,

Considera quid dicas , non quid cogitas.

Consuetæ vitia ferimus , non reprehendimus.

(a) Il n'est pas douteux que la conformité de goût, d'humeur & de volonté, resserre les liens de l'amitié. *Nam idem velle, atque idem nolle, ea demum firma amicitia est.* *Sall. Catil.* 120. *Cic. pro Plan. n. 5.* Mais si le portrait que Perse fait du genre humain, est d'après nature; cette sympathie ne peut se rencontrer que très rarement. « Tous les
» hommes, dit-il, ne sont pas du même caractère; leur vie, leurs inclinations, leurs
» occupations sont fort différentes. Il y a
» bien dans tout cela de la bigarrure.

Mille hominum species, & rerum discolor
usus:

Velle suum cuique est, nec voto vivitur
uno. *Perf. Sat. V. trad. du P. Tart.*

La gloire d'un homme rempli d'orgueil, se change bientôt en ignominie.

La prospérité des méchants ne dure gueres.

C'est l'oubli d'une guerre civile, qui la soutient.

Dans un voyage un agréable compagnon fait trouver le chemin court.

(a) Le rapport de caractère forme les liaisons les plus étroites.

On vient plus sûrement à bout de ses desseins par la prudence, que par l'emportement.

Faites attention à ce que vous dites, non pas à ce que vous pensez.

(b) On ne se corrige gueres des défauts d'habitude.

(b) » On a beau passer les mers, dit
» Horace, on change de climat & non pas
» d'humeur.

Cœlum, non animum mutant, qui trans
mare currunt. *L. 1. Ep. XI.*

Voici comme Perle a tourné cette pensée : « Apprenez delà [je parle aux vieillards
» aussi bien qu'aux jeunes gens.] apprenez

100. Contemni gravius stultitiæ est, quam percuri.

Crimen relinquit vitæ, qui mortem appetit.

Crudelem Medicum intemperans æger facit.

Crudelis in re adversâ est objurgatio.

Crudelis est, non fortis, qui infantem necat.

105. Cui plus licet quam par est, plus vult quam licet.

Cui omnes benedicunt, populi possidet bona.

Cui semper dederis, ubi negas, rapere imperas.

» le but & la fin que vous devez vous proposer ; faites provision des vertus & des bonnes qualités qui doivent vous servir à passer doucement les fâcheuses & tristes années de la vieillesse. Nous y penserons demain. Demain ! Vous ferez demain tout comme aujourd'hui. Attendez un peu, nous ne vous demandons qu'un seul jour ; est-ce si grande chose ? Mais quand demain sera venu, ce jour-ci sera passé com-

Un fou aime mieulx être battu, que de se voir méprilé.

Désirer la mort, s'est fouhaier la fin de ses mileres.

Un malade intempérant rend son medecin cruel.

Faire des reproches à un malheureux, c'est être cruel.

Il y a de la cruauté & non de la bravoure, à tuer un enfant.

Celui qui peut plus qu'il ne faut, veut plus qu'il ne doit.

Celui qui s'attire les bénédictions de tous les hommes possède tous leurs biens.

Refuser à celui à qui l'on a toujours donné, c'est l'autoriser à prendre.

» me celui d'hier : il viendra ensuite un autre demain ; & puis encore un autre après ;
» cela ne finira point : vous passerez ainsi
» toute votre vie.

. Petite hinc juvenesque , senesque

Finem animo certum , miserisque viatica canis.

Cras hoc fiet. Idem cras fiet ? quid quasi magnum ,

Nempe diem donas ? Sed cum lux altera venit ,

M vj

276 *Publii Syri Sententia.*

Cuius dolori remedium est patientia.

Cujus mortem expetunt cives, vitam odierunt.

110. Cum inimico nemo in gratiam tuto redit.

Damnare est, objurgare, cum auxilio est opus.

Damnum appellandum est cum malâ famâ lucrum.

Damnum nisi ex abundantia raro venit.

De inimico ne loquatur malè, sed cogites.

115. Deliberate utilia, mora est tutissima.

Deliberando sæpè perit occasio.

Deliberandum est diù, quod statuendum est semel.

Demens est, quisquis præstat errori fidem.

Despicere oportet quod possis deperdere.

120. Defunt inopiæ multa, avaritiæ omnia.

Jam cras hesternum consumpsimus : ecce aliud cras

Egerit hos annos, & semper paulum erit ultra. *Sat. V.*

La patience est un remede à tous les maux.

Le public déteste la vie de celui dont il souhaite la mort.

La réconciliation avec un ennemi n'est jamais sûre.

Faire des reproches à celui qui a besoin de secours, c'est l'outrager.

Le gain qu'on fait au dépens de sa réputation, est une vraie perte.

On ne perd gueres que par trop d'abondance.

Il faut se contenter de ne pas bien penser de son ennemi, mais on n'en doit pas dire du mal.

Il y a de la prudence à employer du tems à rechercher l'utile.

L'occasion échappe souvent pendant qu'on délibere.

On doit déliberer long-tems sur ce qu'on veut résoudre pour toujours.

Il y a de la folie de se confier à l'aveugle.

On doit mépriser ce que l'on peut perdre.

(a) Le pauvre manque de beau-

(a) Horace a renfermé cette Sentence en bien moins de mots & l'exprime d'une façon encore plus énergique :

278 *Publii Syri Sententia.*

D. dicere flere feminæ in mendacium.

Dies quod donat, timeas : citò raptum veni.

Difficilem oportet aurem habere ad crimina.

Discipulus est prioris posterior dies.

225. Discordia fiet carior concordia.

Diu apparandum bellum est, ut vitæ celer.

Dolor decrefcit, ubi, quo crefcat, non habet.

Ducis in confilio pofita eft virtus militum.

Dum vita grata eft, mortis conditio optima eft.

230. Effugere cupiditatem, regnum eft vincere.

Magnas inter opes inops. L. 3. Od. 16.

» L'avare eft pauvre dans le fein même des richesses.

(*) La même pensée fait le fujet de cette ftrophe d'Horace :

Latus regnes avidum domando
Spiricum, quam fi Lybiam remotis

Les Sentences de Publius Syrus. 279

coup de choses , l'avare manque de tout.

Les femmes sçavent répandre de fausses larmes.

Il faut craindre le jour qui nous comble de biens : il vient bientôt nous les ravir.

Il faut croire difficilement le mal.

Un jour nous donne de l'expérience pour l'autre.

La division fait trouver l'union plus aimable.

Il faut se préparer long-tems à la guerre , si l'on veut remporter une promptre victoire.

Les maux diminuent , quand ils sont parvenus à leur dernier période.

Le courage du soldat dépend de la prudence du General.

4. Il est très-bon de penser à la mort quand on mene une vie agréable.

(a) Commander à ses passions c'est se rendre le maître d'un Royaume.

Gadibus jungas , & uterque Pœnus
Serviat uni. L. 2. Od. 2.

» Vous étendez bien plus les bornes de
» votre empire , en modérant l'avidité de

280 *Publii Syri Sententia.*

Eget minus mortalis quo minus cupit.

Eheu quam miserum est ; fieri metuendo
senem !

Eodem animo beneficium debetur , quo
datur.

Eripere telum , non dare irato decet.

137. Est cupiditati et ipsa tarda celeritas.

Est socia mortis homini vita in gloria.

Est turba semper argumentum pessimi.

» votre esprit ; que si vous joignez la Lybie
» à Cadix , & que l'une & l'autre Carthage
» vous fut soumise. *Trad. de Duc.*

(a) Voici des vers françois qu'on peut
regarder comme un Commentaire assez
agréable de cette Sentence ; ils ne sont point
ici trop hors de leur place , & je crois qu'on
trouvera qu'ils méritent de voir le jour.

» Ces frivoles besoins que l'homme multi-
» plie ,

» Enfans de son orgueil , nourris par sa
» folie ,

» N'ont jamais occupé que de foibles es-
» prits ,

» Et méritent bien moins , nos soins que
» nos mépris.

(b) Horace exprime encore cette Senten-
ce , mais il s'éloigne toujours de la simpli-
cité de Syrus , en empruntant les figures &
les images les plus brillantes de la Poësie.

(a) Moins on a de désirs , moins on connoît de besoins.

(b) Quelle misere que de vieillir en craignant !

Il faut accorder un bienfait avec le même cœur qu'on le reçoit.

Bien loin de fournir des armes à un homme eu colere , il faut le desarmer.

La promptitude même paroît lente à celui dont les désirs sont ardens.

Passer sa vie sans gloire , ce n'est pas vivre.

(c) Le nombre est toujours la preuve du mauvais parti.

Distriētus ensis cui super impia
Cervice pendet ; non Siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem :
Non avium citharæque cantus
Somnum reducent. L. 3. Od. 1.

» L'impie qui voit sur sa tête une épée
» nuë , ne trouvera point de goût aux mets
» les plus délicieux & les plus exquis. Ni
» la musique , ni le chant des oiseaux ne lui
» rameneront point le sommeil. Trad. de
Dac.

(c) Je ne sçai si cette Sentence ne seroit pas mieux traduite ainsi : *Le trouble est toujours la preuve du crime.*

282 *Publii Syri Sententia.*

Est vita misero longa, felici brevis.

Et calamitas virtutis est occasio.

140. Et deest & superat miseris cogitatio.

Et miseriarum portus est patientia.

Etiam capillus unus habet umbram suam.

Etiam hosti est æquus, qui habet in consilio fidem.

Etiam innocentes cogit mentiri dolor.

145. Etiam in peccato rectè præstatur fides.

Etiam oblivisci quod scis, interdum expedit.

Etiam qui faciunt, odio habent injuriam.

Etiam sanato vulnere cicatrix manet.

Etiam tyrannus vix precario imperat.

(a) M. Despreaux a mis cette Sentence dans un beau jour.

Dans un mortel chéri, tout injuste qu'il est

C'est quelque air d'équité qui séduit & qui plait.

A cet unique appas l'ame est vraiment sensible :

Même aux yeux de l'injuste, un injuste est horrible ;

Les Sentences de Publius Syrus. 283

La vie est longue pour les malheureux, & bien courte pour les gens heureux.

Le malheur fait naître la vertu.

Les gens malheureux réfléchissent trop, & ne réfléchissent pas assez.

La patience est la ressource des malheureux.

Un seul cheveu fait son ombre.

Un homme de bonne foi est juste ; même envers l'ennemi.

La douleur oblige les innocens même de mentir.

Manquer de foi tient avec raison le premier rang parmi les fautes qu'on peut faire contre son devoir.

On doit quelquefois oublier ce qu'on sçait.

(a) Ceux même qui font une injustice, la détestent.

Une playe, quoique guérie, laisse toujours une cicatrice.

Un tiran jouit à peine d'une autorité précaire.

Et tel qui n'admet point la probité chez
lui,

Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.

Sat. XI.

284 *Publii Syri Sententia.*

150. Ex hominum quæstu facta fortuna est
Dea.

Ex vitio alterius sapiens emendat suum.

(a) C'est peut-être dans cette Sentence que Juvenal a puisé ce trait de satire, qui est assurément bien digne de notre attention :

Nullam numen habes , si sit prudentia ;
sed te

Nos facimus , fortuna , Deam. Mensura
tamen quæ

Sufficiat sensus , si quis me consulat ,
edam

In quantum sitis , atque fames , & frigo-
ra poscunt ,

Quantum , Epicure , tibi parvis suffecit
in hortis ,

Quantum Socratici ceperunt ante Pena-
tes :

Nunquam aliud natura , aliud sapientia
dicit.

» Fortune , nous t'érigeons en Divinité ,
» si nous étions sages , tu serois sans pou-
» voir. Si quelqu'un me demande donc à
» quoi il faut se borner pour les biens ;
» voici ce que j'en pense. Il en faut autant
» qu'il est nécessaire pour ne souffrir ni soif ,
» ni faim , ni froid ; autant qu'en avoit Epi-
» cure , & avant lui Socrate . celui - là se
» contentoit des légumes de son jardin , &
» celui-ci se passoit du peu que son père ,

Les Sentences de Publius Syrus. 285

(a) L'avidité des hommes a fait une Déesse de la fortune.

(b) Un homme sage profite des défauts d'autrui pour corriger les siens.

» pauvre artisan, lui avoit laissé. La nature
» & le bon sens ne nous diéteront point
» autre chose. *Sat. XIV, trad. du P. Tart.*

La fortune étoit regardée par les Payens comme la modératrice de tous les évènements bons ou mauvais, elle avoit des temples chez les Grecs & chez les Romains; c'est ainsi qu'Horace exprime son caprice & sa puissance.

. Hinc apicem rapax
Fortuna cum stridore acuto
Sustulit, hic posuisse gaudet. *L. I. Od. 34.*

» Mais c'est toujours la fortune, qui
» avec un bruit éclatant enleve le diadème
» de dessus la tête de l'un & se plaît à en
» couronner l'autre. *Trad. de Dac.*

(b) C'est-à-dire qu'il apprend à se connaître lui même;

. E coslo descendit γῆς τε σκαυτῶν.

» Connoissez-vous à fond vous-même,
C'est un oracle que cette parole, elle vient
du Ciel. *74v. Sat. XI.*

Excelsis multò facilius casus nocet.

Exeritur opere nequitia , non incipit.

Facilitas animi ad partem stultitiæ rapit.

155. Facilius crescit, quàm incohatur dignitas.

Facit gratum fortuna , quem nemo videt.

(a) On trouve encore la même pensée dans Horace , mais exprimée d'une façon bien grande & bien élevée.

Sæpius ventis agitur ingens
Pinus : & celsæ graviore casu
Decidunt turres ; feriuntque summos
Fulmina montes. *L. 2. Od. 10.*

» Les grands arbres sont plus exposés à
» la fureur des vents : les tours élevées sont
» une chute bien plus grande , & la foudre
» frappe bien plus souvent le sommet des
» hautes montagnes. *Trad. de Dac.*

(b) On lit cette Sentence dans Seneque *de Const. c. 3. de Benef. l. 14.* dans *Ælian, l. 14. c. 28.* & dans *Stob. Serm. 9.* Herodote en a voulu prouver la vérité par un exemple : il rapporte qu'un Lacédémonien nommé Glaucus , qui avoit une grande réputation d'équité , reçut en dépôt une somme assez considérable d'un habitant de Milet ; ce Milésien étant mort peu de tems après , ses enfans vinrent demander le dépôt ; mais le Lacédémonien tenté de le garder , alla consulter

(a) Plus on est élevé, plus la chute est facile & funeste.

(b) Ce n'est pas l'action qui fait le méchant, mais elle le fait connoître.

La facilité de l'esprit entraîne à une sorte de folie.

Il en coûte plus pour s'élever que pour accroître sa grandeur.

Le hazard fait qu'on ne trouve de la reconnoissance que dans ceux qui ne sont pas en état de la signaler.

l'oracle de Delphes pour sçavoir s'il pouvoit nier le dépôt avec serment. La Prêtresse d'Apollon répondit, *que non seulement il ne pouvoit retenir cette somme, mais qu'il seroit encore puni d'en avoir eu la volonté.* Glaucus effrayé de cette réponse, la rendit bien vite; & peu de tems après il périt misérablement selon la remarque de l'historien, lui & toute sa famille. *Herod. l. 6.*

Has patitur pœnas peccandi sola voluntas;
Nam scelus intra se tacitum qui cogitat
celsum,
Facti crimen habet. *Juv. Sat. 13. v. 199.*

» Voilà comment est punie la seule vo-
» lonté de mal faire : oui quiconque médite
» un crime est aussi coupable que s'il l'avoit
» déjà commis. *Trad. du P. Tart.*

288. *Publii Syri Sententia.*

Factum tacendo, crimen facias acrius.

Falsum maledictum malivolum mendacium est.

Estetur facinus is, qui iudicium fugit.

289. *Felicitas nutrix est iracundiæ.*

Felix improbitas, optimorum est calamitas.

Fer difficilia, ut & facilia perferas.

Feras non culpes, quod vitari non potest.
Feras quod lædit, ut & id, quod prodest, feras.

(a) C'est-à-dire dans les circonstances où l'on seroit obligé de la déclarer : car, selon la morale des Payens, la médifance étoit un crime, & l'on sçait qu'ils regardoient de même que nous les délateurs comme des gens infames & des pestes publiques.

(b) » Nous estimons heureux, dit Juvenal, ceux qui ont appris par un long usage à supporter les traverses de la vie, & à ne pas secouer le joug de la raison.

..... Dicimus autem
Hos quoque felices, qui ferre incommoda vitæ,

Nec jactare jugum vitæ didicere magistrâ.

Sat. XIII.

(c) » Un homme sage ne s'oublie pas dans le bonheur, & ne le laisse point abbat-

Cacher

Les Sentences de Publius Syrus. 289

(a) Cacher une faute c'est la rendre plus grande.

La calomnie est un cruel mensonge.

Fuir son jugement, c'est s'avouer coupable.

La prospérité nourrit la colere.

Le bonheur des méchans fait le malheur des gens de bien.

(b) En supportant les grands maux; apprenez à supporter les moindres.

Supportez & ne blâmez pas les défauts qui ne se peuvent corriger.

(c) Souffrez ce qui vous blesse, pour ne point abuser de ce qui vous est utile.

tre dans l'adversité. *Sapientem nec secundam evolvunt, nec adversa demittunt. Senec. ad Helv. 15.* Horace exprime la même Sentence d'une façon plus élégante & plus énergique :

Rebus angustis animosus, atque
Fortis appare. Sapienter idem
Contrahes vento nimium secundo
Turgida vela. *L. 2. Od. 10.*

» Témoignez donc du courage & de la
» force dans l'adversité ; & lorsque les vents
» vous seront trop favorables, ayez la prudence de ne leur pas abandonner vos voiles. *Trad. de Duc,*

290 *Publii Syri Sententia.*

165. Fidem nemo unquam perdit, nisi qui non habet.

Fidem qui perdit, quo servet se in reliquium!

Fidem qui perdit, perdere ultra nil potest.

Fides, ut anima, unde abiit, eo nunquam redit.

Formosa facies muta commendatio est.

Fortuna jus in hominis mores non habet.

170. Fortuna magna, magna domino est servitus.

Fortuna nulli plus quam concilium valet.

Fortuna nimium quem favet stultum facit.

Fortuna obesse nulli contenta est semel:

Fortuna cum blanditur, captatum venit.

(*) C'est à peu près la réponse qu'on dit qu'Antigonus fit à son fils qui lui conseilloit d'être plus severe envers les sujets: *Ignorez-vous encore, mon fils, lui dit-il, qu'une couronne est un illustre esclavage. Ælian. l. 2. c. 20.*

Juvenal rend aussi la même pensée d'une façon bien énergique:

. . . . Misera est magni custodia census.
» Ah! que la garde d'un trésor rend un
» homme malheureux! *Sat. XIV. trad. de P. Tars.*

Les Sentences de Publius Syrus. 291

Il n'y a que ceux qui n'ont point de bonne foi, qui puissent la perdre.

Que reste-t-il à celui qui a perdu la bonne foi ?

Celui qui a perdu la bonne foi, n'a plus rien à perdre.

La bonne foi, de même que l'ame, ne revient plus quand on l'a une fois perduë.

5. Une aimable phisionomie porte la recommandation avec elle.

La fortune n'a point de droit sus les mœurs.

(a) Une grande fortune est un grand esclavage pour celui qui en jouit.

La prudence est plus avantageuse que la fortune.

La fortune fait perdre l'esprit à celui qu'elle favorise trop.

La fortune ne maltraite jamais personne pour une seule fois.

(b) Plus on est favorisé de la fortune, plus il faut s'en défier.

(b) Si fortuna volet, fies de Rhetore Consul,

Si volet hæc eadem, fies de Consule Rhetor.

292 *Publii Syri Sententia.*

175. *Fortuna quo se, eodem & inclinat favor,*

*Fortuna vitrea est, tum cum splendet,
frangitur.*

Fortuna, usû dat multa, mancipio nihil.

Fraus est accipere, quod non possis reddere.

Frugalitas miseria est remoris boni.

180. *Furor sic læsa sapius patientia.*

Frustra rogatur qui misereri non potest.

Geminat peccatum quem delicti non pudet.

*Grave crimen etiam leviter cum dictum
est, nocet.*

» *La fortune n'a qu'à dire, elle fait quand
elle veut,*

» *D'un Pedant un Consul, d'un Consul
un Pedant. *Juv. Sat. VII.**

*On trouve encore une traduction fidelle
& fort élégante de cette Sentence dans cette
épigramme de M. le Brun, pag. 21.*

*La fortune nous rit, mais comptez peu sur
elle,*

Mortels heureux & triomphans,

On voit souvent cette infidelle

En marâtre Medée égorger ses enfans,

(a) La faveur est toujours du côté de la fortune.

La fortune est de verre, plus elle est brillante, plus elle est fragile.

La fortune donne beaucoup de choses en usufruit, rien en propriété.

Recevoir ce que l'on ne peut pas rendre, c'est tromper.

La frugalité passe quelquefois pour avarice.

La patience redouble souvent la fureur.

L'on adresse envain des prières à celui qui ne peut pas nous secourir,

Celui qui ne rougit point de sa faute, l'augmente.

Un grand crime fait plus de mal, quand on en parle, quoiqu'on ne le publie qu'à demi.

(a) Properce exprime bien élégamment cette Sentence :

Aurea nunc verè sunt sæcula: plurimus
auro

Venit honos. 3. *Eleg. 12.*

„ Certainement ce sont bien ici les siècles
„ dorés, puisque les honneurs ne s'acqui-
„ rent plus qu'avec l'or. *Trad. de Maroll.*

184. Gravior est inimicus , qui latet in pectore.

185. Graviora quædam sunt remedia periculis.

Juvenal , Petrone , Ovide , Horace & Virgile , ne l'ont pas exprimée avec moins de grace :

Quantum quisque suâ nummorum servat
in arcâ ,

Tantum habet & fidei :

„ La probité ne se mesure aujourd'hui
„ que sur le pied du bien qu'on a. *Juv. Sat.*
III. trad. du P. Tart.

Cum fortuna manet , vultum servatis ami-
ci :

Cum cecidit , turpi vertitis ora fuga.

Petrone

„ Tant que la fortune subsiste , les amis
„ sont constans ; mais dès qu'elle change de
„ face , ils prennent honteusement la fuite.
Trad. de Maroll.

In pretio pretium nunc est ; dat census
honores ,

Census amicitias : pauper ubique jacet,

Ovid. l. 1. fast. v. 217.

„ Une chose est aujourd'hui estimée à pro-
„ portion qu'elle est chere , les grands biens

(a) L'ennemi que nous nous ca-
chons, c'est le plus à craindre.

Certains remedes sont pires que le
mal.

„ donnent les honneurs , & les amitiés se
„ fondent sur l'opulence : le pauvre est gi-
„ fait en tout lieu. *Par le même.*

O Cives, Cives, quærenda pecunia pri-
mum est,

Virtus post nummos. *Hor. l. 1. Ep. 1.*

„ Romains, il faut chercher l'argent avant
„ toutes choses & la vertu après l'argent.
Trad. de Dac.

. Quid non mortalia pectora cogis
Auri sacra fames? *Virg. Æneid. l. 3. v. 56.*

„ Avide faim de l'or, qui ronge les hu-
mains,

„ De combien de forfaits as-tu souillé
leurs mains? *Trad. de Segr*

(a) C'est sans doute ce qui a fait dire à
Perse, que nos maîtres naissent au fond de
notre cœur, & qu'ils y exercent leur tyran-
nie.

. Intus & in jecore agro
Nascuntur domini.

8me. V.

Il me semble que cette sentence, qu'on

296 *Publii Syri Sententia:*

Gravissimum est imperium consuetudinis.
Gravius nocet, quodcumque inexpertum
accidit.

Habet suum venenum blanda oratio.

Hæredem ferre utilius est, quam quærere.

190. Hæredis fletus sub personâ risus est.

Heu quam difficilis gloriæ custodia est!

Hominem experiri multa paupertas jubet.

pourroit entendre autrement, ne doit s'appliquer ici qu'aux passions qui regnent dans le cœur de l'homme, & qu'il doit regarder comme ses plus dangereux ennemis. Il est certain que moins nous les connoissons, plus elles peuvent nous devenir funestes.

(a) C'est par la même raison que le mal présent nous paroît presque toujours plus grand que le passé.

(b) On ne sçauroit mettre la vérité de cette Sentence dans un plus beau jour, qu'en rapportant ici la réponse que fit l'Empereur Niger, comme il venoit d'être élevé à l'Empire, à un homme qui vouloit lui réciter son panégyrique: *Choisissez, lui dit-il, dans l'histoire quelque General illustre, écrivez ses louanges, & en nous racontant ses belles actions, vous nous apprendrez à l'imiter. Car c'est se moquer que de louer des gens en vie, & surtout des Empereurs, dont la grande puissance peut vous obliger à mentir. Pour moi je veux plaire pendant ma vie, & n'être loué qu'après ma mort.* Spart. in Nig. l. II.

L'empire de l'habitude est le plus redoutable.

(a) Le mal auquel on est le plus sensible, est celui qu'on n'a jamais éprouvé.

(b) Un discours flatteur cache un dangereux poison.

Il est plus avantageux de supporter un héritier, que d'en chercher.

Les larmes d'un héritier cachent une joye secrète.

Qu'il est difficile de conserver sa gloire!

(c) La pauvreté nous fait faire de grandes épreuves.

(c) Voici deux pensées de Juvenal dans le même goût.

Nil habet infelix paupertas durius in se
Quam quod ridiculos homines facit.

„ La pauvreté n'a rien de plus fâcheux que
„ de rendre les gens fort ridicules. „

Haud facile emergunt quorum virtutibus
obstat
Res angusta domi.

„ Avec du mérite & peu de bien on s'a-
„ vance difficilement. *Sat. III.*

298 Publii Syri Sententia.

Homini consilium tunc deest , cum multa
invenit.

Homo totiens moritur , quotiens amittit
suos.

299. Honestè servit , qui succumbit tempori.

Honos honestum decorat , inhonestum
notat.

Habent locum maledicti etebræ nuptiæ.

Honestus rumor alterum est patrimonium.

Ignoscito sæpè alteri , numquam tibi.

300. Illo nocens se damnat , quo peccat
die.

Impunè pecces in eum qui peccat prior.

In amore semper mendax iracundia est.

In calamitose risus etiam injuria est.

In nullum avarus bonus est , in se pessimus.

Quand l'homme a fait beaucoup de découvertes, la prudence lui manque.

L'on meurt autant de fois, que l'on perd de personnes qu'on aime.

S'accommoder au tems, est un esclavage honnête.

Les honneurs font l'ornement d'un honnête homme, & la honte est le partage d'un faquin.

Se marier plusieurs fois, c'est donner lieu à la médisance.

La bonne réputation est un second patrimoine.

Il faut souvent pardonner aux autres, & ne se jamais pardonner à soi-même.

Un criminel se condamne le jour qu'il commet son crime.

L'offense faite à l'agresseur ne mérite pas punition.

La coïte dans un Amant est toujours trompeuse.

Se mocquer seulement d'un malheureux, c'est lui faire une grande injure.

Un avare n'est bon pour personne, mais il est très-nuisible à lui-même.

205. Inferior discit, quidquid peccat superior.

In vindicando criminosa est celeritas.

Ingratus unus omnibus miseris nocet.

Inimicum quamvis humilem docti est metuere.

Injuriarum remedium est oblivio.

210. Inopiæ defunt pauca, avaritiæ omnia.

Inanus omnis furere credit cæteros.

Instructa inopia est, in divitiis cupiditas.

In rebus dubiis plurima est audacia.

(a) Juvenal a rendu cette Sentence en deux vers.

Omne animi vitium tantò conspectius in se

Crimen habet, quantò major, qui peccat
habetur.

(a) Les personnes élevées au dessus des autres , apprennent à leurs inférieurs à faire le mal , dont ils donnent l'exemple.

La promptitude à se vanger est criminelle.

Un seul ingrat fait tort à tous les malheureux.

Il faut sçavoir craindre un ennemi ; quelque petit qu'il soit.

L'oubli est le remede aux injures.

On manque de peu de choses dans l'indigence , dans l'avarice on manque de tout.

Un fou croit tous les autres hommes fous.

L'indigence rend industrieux , de même que la cupidité dans le sein des richesses.

La hardiesse est d'une grande ressource dans les conjonctures difficiles.

« Plus un homme a de naissance , plus il
» est élevé en dignité ; & plus le crime qu'il
» commet paroît énorme. *Sat. VIII. Tra-*
» *duction du P. Tart.*

Invidia tacitè , sed inimicè irascitur.

215. Invidiam ferre aut fortis aut felix potest.

Invitum cum retineas , exire incitas.

Iratum breviter vites , inimicum diu.

Iter est , quacumque dat prior vestigium.

Jucundum nihil est , nisi quod reficit varietas.

220. Judex damnatur , cum nocens absolvitur.

Inopi beneficium bis dat , qui dat celeriter.

Ita agas , ne quis tuopse te merito oderit.

Iratus cum ad se rediit , sibi tum irascitur.

(*) C'est aussi le supplice le plus cruel que Virgile ait pu imaginer dans le Tattare pour Thésée , qui pendant sa vie ne resta jamais en repos.

..... fedet , æternumque fedebit
Infelix Thæteus.

L'envie, pour être secrète, n'en est pas moins dangereuse.

Il faut être heureux ou avoir de la grandeur d'ame, pour supporter l'envie.

(a) Retenir quelqu'un malgré lui ; c'est lui donner plus d'envie de s'en aller.

Fuyez quelques momens un homme en colere ; long-tems celui qui est votre ennemi.

Il y a un chemin partout, où quelqu'un a déjà marché.

Rien n'est véritablement agréable sans variété.

Un Juge se condamne lui-même, lorsqu'il absout un criminel.

Donner promptement à un pauvre, c'est donner le double.

Conduisez-vous de manière, que personne ne puisse vous haïr avec justice.

Un homme revenu de sa colere, est en colere contre lui-même.

“ Le supplice de Thésée est de demeurer toujours assis. *Ensid.* l. 6. Trad. du P. Casp.

Iratus etiam facinus consilium putat.

225. Ita crede amico, ne sit inimico locus.

Laus nova nisi oritur, etiam vetus amittitur.

Legem nocens veretur, fortunam innocens.

Lex universi est, quæ jubet nasci & mori.

Luxuriæ defunt multa, avaritiæ omnia.

230. Lascivia & laus nunquam habent concordiam.

Lingua est maliloquax mentis indicium malæ.

Lucrum sine damno alterius fieri non potest.

Mala est medicina, ubi aliquid naturæ perit.

(*) Car tel est en effet le caractère de celui qui aime le plaisir.

„ Cet autre à ses penchans sans cesse s'abandonne,

„ Rien ne réprime en lui ses criminels desirs,

„ Sourd aux sages conseils que la raison lui donne,

Un homme irrité ne met point de différence entre le projet & l'exécution.

Il faut se confier à son ami, de façon qu'il ne devienne pas notre ennemi.

On perd la gloire que l'on a acquise, si l'on n'en acquiert point de nouvelle.

Le criminel craint la loi, l'homme de bien craint la fortune.

La loi la plus générale, est celle qui nous fait naître & mourir.

Ceux qui aiment la débauche manquent de beaucoup de choses, les avares manquent de tout.

(a). L'amour du plaisir & l'amour de la gloire ne s'accordent jamais ensemble.

Une méchante langue est la preuve d'un mauvais esprit.

Les uns perdent ce que les autres gagnent.

Un remède est mauvais, quand il en coûte quelque chose à la nature.;

„ Il vole incessamment de plaisirs en plaisirs.

Malè dictum interpretando facias acrius.

235. Malefacere qui vult, nunquam non causam invenit.

Malevolus semper suâ naturâ vescitur.

Malignos fieri maximè ingrati docent.

Malè geritur, quidquid geritur fortunæ fide.

Malè secum agit æger, Medicum qui hæredem facit.

240. Malo in consilio fœminæ vincunt viros.

Malum consilium consultori est pessimum.

Malum est consilium quod mutari non potest.

Malus bonum ubi se se simulat, tunc est pessimus.

(a) . . . ægrefcitque medendo.

“ On irrite le mal en le voulant guérir.
Eneid. lib. XII. 46.”

(b) C'est le conseil que Fabius, cet illustre

(a) L'interprétation rend la médifance encore plus criminelle.

Celui qui a la volonté de malfaire, en trouve toujours le prétexte.

Celui qui veut du mal à un autre, se nourrit de fa paffion.

Rien n'apprend mieux à n'être pas bienfaifant, que les ingrats.

(b). Tout ce qui est fait au hazard, est mal fait.

Un malade travaille mal à fa guérifon, quand il choisit fon Médecin pour fon héritier.

En malice les femmes l'emportent fur les hommes.

Un mauvais conseil est déreftable pour celui qui le donne.

Un conseil ne vaut rien, quand il ne peut pas être changé.

Un méchant ne l'est jamais tant, que quand il fait feffant d'être homme de bien.

Dictateur, qui avoit donné tant de peine à Annibal, donnoit au Consul Paul Emile, avant qu'il partît pour l'armée. *Non ego, ne nihil agatur, moneo, sed ut agentem te ratio ducat, non fortuna.* Tit. Liv. l. 22. n. 39.

308 *Publii Syri Sententiæ.*

Malus est vocandus, qui sui causa est bonus.

245. Minimum eripit fortuna cui minimum dedit.

Minus decipitur cui negatur celeriter.

Misera est voluptas, ubi periculi memoria est.

Miserrima est fortuna, quæ inimico caret.

Muliebris lacryma condimentum malitiæ est.

290. Mulier cum sola cogitat, malè cogitat.

Mulier quæ multis nubit, multis non placet.

Multis minatur, qui uni facit injuriam.

Malè vivunt, qui se semper victuros putant.

Miser dici bonus vir, esse non potest.

255. Miserum est tacere cogi, quod cupias loqui.

C'est être méchant, que de n'être bon que pour soi.

Moins la fortune nous donne, moins elle nous ôte.

On trompe moins celui à qui l'on refuse sur le champ.

C'est un triste plaisir que celui ; qu'on ne peut goûter sans penser à quelque danger.

La fortune est peu de chose, quand elle ne fait point d'envieux.

Les larmes d'une femme font l'affaïsonnement de sa malice.

Une femme qui pense quand elle est seule, pense mal.

Une femme qui épouse beaucoup de maris, ne plaît pas à tous.

Celui qui fait une injure à un seul homme, en menace plusieurs.

Ceux qui croient vivre toujours, vivent mal.

On peut bien dire qu'un homme de bien est malheureux, mais il ne l'est pas.

Il est dur d'être obligé de se taire, quand on meurt d'envie de parler.

§ 10 *Publii Syri Sententia.*

Mori est felix, antequam mortem invo-
ces.

Necesse est multos timeat, quem multi
timent.

Negandi causa avaro nunquam deficit.

Negat sibi ipse, qui quod difficile est, pe-
tit.

260. Nemo immature moritur, qui moritur
miser.

Negata est magnis sceleribus semper fides,

Nihil eripit fortuna nisi & quod dedit.

Nihil peccent oculi, si animus oculis im-
peret.

Nihil turpius, quam vivere incipiens se-
nex.

265. Nimium altercando veritas amittitur.

Non est beatus, esse se qui non putat.

Non est tuum, fortuna quod fecit tuum,

Nisi per te sapias, frustra sapientem au-
dias.

Il est heureux de mourir, avant que de souhaiter la mort.

Il faut nécessairement que celui que beaucoup de gens craignent, en craigne beaucoup lui-même.

Un avare ne manque jamais de prétexte pour refuser.

Souhaiter ce qui est difficile à obtenir, c'est se le refuser à soi-même.

On ne meurt pas trop tôt, quand on meurt malheureux.

On a de la peine à croire les grands crimes.

La fortune ne peut nous ravir que ce qu'elle nous a donné.

Les yeux ne sçauroient faire de mal, quand ils obéissent à la raison.

Rien n'est plus honteux que de commencer à vivre dans la vieillesse.

La vérité s'éclipse à force de contester.

On n'est pas heureux, quand on ne croit pas l'être.

Ce que la fortune vous donne ne vous appartient pas.

On donne envain des préceptes de sagesse, à celui qui n'est pas né sage.

312 *Publii Syri Sententia*

Nulli imponas, quod ipse non possis pati,

270. Nunquam periculum sine periculo vincitur.

Nunquam secura est parva conscientia,

Nisi qui scit facere, insidias nescit metuere.

Nisi vindices delicta, improbitatem adjuvas.

Nocens precatur, innocens irascitur.

275. Occasio ægrè offertur, facillè amittitur.

Omnes æquo animo parent, digni ubi imperant.

O vita misero longa, felici brevis!

Parens iratus in se est crudelissimus.

Pars beneficii est, quod petitur, si bellè neges.

280. Pars beneficii est, quod petitur, si citò neges.

N'impo sez

N'imposez à personne ce que vous ne pourriez pas faire vous-même.

L'on ne surmonte jamais un danger sans danger.

Une mauvaise conscience n'est jamais tranquille.

Il n'y a que celui qui ne sçait pas tendre des embuches, qui ne les sçait pas craindre.

Laisser les crimes impunis, c'est augmenter le nombre des méchans.

Le coupable a recours aux prieres, & l'innocent se fâche.

L'occasion se présente difficilement, & elle s'échape aisément.

L'on obéit volontiers à ceux qui sont dignes de commander.

Que la vie est longue pour les malheureux, & courte pour les gens heureux !

Un pere irrité est très-cruel envers lui-même.

Refuser de bonne grace, c'est accorder une partie de ce qu'on nous demande.

Refuser promptement, c'est accorder en partie.

314 *Publii Syri Sententia*

Pariendo multa , veniunt quæ nequeas
pati.

Paucorum improbitas , universis calami-
tas.

Peccatum extenuat qui celeriter corrigit.

Pejora querulo cogitat mutus dolor.

285. Perfugere ad inferiorem , se ipsum est
tradere.

Pericla timidus , etiam quæ non sunt , vi-
det.

Populi est mancipium , quisquis patriæ est
utilis.

Post calamitatem memoria alia est cala-
mitas.

Potens misericors , publica est felicitas.

290. Potenti irasci , sibi periculum est quæ-
rere.

Præsens est semper , qui absens etiam ul-
ciscitur.

Prius negatum post fecisse , est fallere.

Probus libertus sine naturâ est filius.

(*) Tout le monde sçait qu'un Affranchi
étoit un esclave auquel son maître avoit ac-
cordé la liberté ; dans nos mœurs on peut

Les Sentences de Publius Syrus. 315

En souffrant beaucoup de choses, il en arrive qu'on ne peut souffrir.

La méchanceté de peu de gens fait le malheur de tout le monde.

Se corriger promptement, s'est diminuer ses fautes.

Les douleurs muettes sont les plus grandes,

Avoir recours à son inférieur, c'est se trahir soi-même.

Une personne timide voit même les dangers qui n'existent pas.

Celui qui travaille pour sa patrie, est l'esclave du peuple.

Le souvenir d'un malheur en est un nouveau.

Un homme puissant & sensible fait le bonheur du public.

S'irriter contre un homme puissant, c'est chercher le danger.

Celui qui se venge en son absence, est toujours présent.

Faire dans la suite ce qu'on a refusé d'abord, c'est tromper.

(a) Un Affranchi honnête homme, est un fils sans le ministère de la nature.

appliquer cette sentence à ceux qui sont sous la protection de quelqu'un.

Pudor, dimissus nunquam redit in gratiam

295. Pudor doceri non potest, nasci potest.

Pupillus hominis avidi est ætatis brevis.

Parere scire, par imperio gloria est.

Perpetuò vincit, qui utitur clementiâ.

Potest accidere cuivis, quod cuiquam potest.

300. Puras Deus, non plenas aspicit manus.

Qui pro innocente dicit, satis est eloquens.

Qui se ipse laudat, citò derisorem invenit.

Quod ætas vitium posuit, ætas auferet.

Quod quisquis amat, laudando commendat sibi.

(A) Ou comme dit M. Despreaux :

Dans le crime il suffit qu'une fois on débute,

Une chute toujours attire une autre chute.

Les Sentences de Publius Syrus. 317

(a) Quand on a une fois perdu la pudeur, on ne la retrouve plus.

Celui qui est né sans pudeur, n'en a jamais.

Un pupille entre les mains d'un homme avide, ne vit pas long-tems.

Il n'y a pas moins de gloire à sçavoir obéir, qu'à commander.

Celui qui use de clémence est toujours vainqueur.

Ce qui peut arriver à quelqu'un, peut arriver à tout le monde.

Dieu n'a point d'égard aux mains qui sont pleines d'offrandes, mais à celles qui sont pures.

On est toujours assez éloquent, quand on parle pour l'innocence.

On se fait bientôt mocquer de soi quand on se louë soi-même.

L'âge corrige les vices que l'âge donne.

Chacun louë ce qu'il aime.

L'honneur est comme une isle escarpée & sans bords ;

On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors. *Sar. X.*

318 *Publii Syri Sententia.*

309. Quod vult habet, qui velle quod satis est, potest.

Quam poenitenda incurrunt vivendo diu?

Quod facere turpe est, dicere ne honestum pura.

Quod nescias, damnare summa est temeritas.

Rarum esse oportet, quod diu carum velis.

310. Remedium frustra est contra fulmen querere.

Repente dives nemo factus est bonus.

Res inquieta est in seipsam felicitas.

Respicere nihil consuevit iracundia.

Sæpe oculi & aures vulgi, sunt testes mali.

315. Secretò amicos admone, lauda palam.

Sibi ipsa improbitas cogit fieri injuriam.

Solent esse in dubiis pro consilio temeritas.

Spes præmii, laboris est solatium.

Les Sentences de Publius Syrus. 319

Celui qui peut se contenter de ce qui lui suffit, a tout ce qu'il désire.

Que l'on a de sujets de repentir, lorsqu'on vit long-tems!

Il n'est pas honnête de dire ce que l'on ne peut faire sans honte.

Il y a une grande témérité à condamner ce que l'on ne sçait point.

Il faut que ce qu'on veut aimer long-tems soit rare.

On cherche envain à se mettre à l'abri de la foudre.

Aucun homme de bien ne devient riche tout d'un coup.

L'inquiétude est inséparable de la fortune.

La colere est aveugle.

Les yeux & les oreilles du peuple, sont souvent de mauvais témoins.

Avertissez vos amis en secret, & loüez les en public.

Les méchans mettent les gens de bien dans la nécessité de les maltraiter.

La témérité prend d'ordinaire la place de la prudence dans les affaires difficiles.

On se console de ses peines, par l'espoir d'une récompense.

320 *Publii Syri Sententia.*

Stultum est timere, quod vitare non potes.

320. Suspecta semper ornamenta 'ementibus.

Stultum imperare reliquis, qui nescit sibi.

Tam deest avaro quod habet, quam quod non habet.

Timidus vocat se cautum, patrum fordidus.

Velox consilium sequitur poenitentia.

325. Ubi peccat ætas major, malè discit minor.

Veterem ferendo injuriam, invitas novam.

(a) M. Despreaux a rendu fort heureusement la seconde partie de cette Sentence dans ces vers.

“ Mais chacun pour soi-même est toujours indulgent,

Il y a de la folie à craindre ce qu'on ne peut éviter.

Les ornemens sont toujours regardés comme suspects, quand on les achette.

Vouloir commander aux autres, c'est être fou, quand on ne sçait pas se commander à soi-même.

Ce qu'un avare possède lui manque autant, que ce qu'il ne possède pas.

Une personne timide appelle la peur prudence, & un (a) avare son avarice économie.

Un conseil trop prompt est suivi d'un repentir.

Les fautes d'un homme âgé, sont un dangereux exemple pour les jeunes gens.

Supporter une ancienne injure, c'est s'exposer à en recevoir une nouvelle.

„ Un avare idolâtre & fou de son argent,

„ Rencontrant la disette au sein de l'abondance,

„ Appelle la folie une rare prudence.

Sat. IV.

Versus Trochaïci.

Aleator, quantò in arte est melior, tantò
est nequior.

Conscientia animi nullas invenit linguæ
preces.

Contumeliam non fortis pote, nec inge-
nuus pati.

330. Dixeris maledicta cuncta, ingratum
cum hominem dixeris.

Est honesta turpitudò pro bona causa
mori.

(a) On appelle cette sorte de vers *Tro-
chaïques* à cause du *Trochée*, qui est un pied
composé d'une longue & d'une breve; *mul-
tus, templa, solus.*

(b) On ne me sçaura pas mauvais gré de
rapporter ici des vers François qui caracte-
risent assez bien le joüeur; ils sont tirez d'un
Ode qui n'a jamais vû le jour.

„ Du joüeur forcené rien n'égale l'ardeur,
„ Dans la prospérité du gain toujours
 avide,
„ Son cœur ne connoît d'autre guide,
„ Que son indomptable fureur.

(a) *Vers Trochaiques.*

(b) Plus un joüeur est habile, plus il est fripon.

Les remords empêchent que l'on n'ait recours aux prières.

Un homme courageux ni un homme né libre, ne peuvent supporter un affront.

(c) Appeller un homme ingrat, c'est lui dire toutes sortes d'injures.

Mourir pour une bonne cause, c'est mourir avec honneur.

-
- „ Vainement contre lui la fortune irritée,
 - „ L'oblige à prononcer le plus affreux serment ;
 - „ Emporté par l'espoir dont son ame est flattée
 - „ On le voit s'exposer ainsi qu'auparavant.

(c) L'ingratitude, au rapport de Xénonphon, étoit sévèrement punie chez les Perses, parce qu'un ingrat, continuë le même Auteur, offense les Dieux, ses parens, sa patrie & ses amis. *In Cyrop.* Les loix donnoient aussi à Athènes action contre les ingrats. *Athenis adversus ingratos actio constituta est. Val. Max. lib. 5. cap. 3.*

324. *Publii Syri Sententia.*

Exul is cui nusquam domus est, sine sepulcro est mortuus.

Fœminæ tutelam gerere , desperare est otium.

Frustra cum ad senectam est ventum , repetas adolescentiam.

335. Fulmen est , ubi cum potestate habitat iracundia.

Habet in adversis auxilia , qui in secundis commodat.

(a) Sénèque en rapporte un exemple bien remarquable. Cn. Pison Général Romain , avoit condamné à mort un soldat , parce qu'étant sorti du camp avec un autre soldat , il y étoit rentré sans lui , & avoit été accusé de l'avoir tué. Le soldat lui demanda en vain du tems pour aller chercher son compagnon ; le Général le lui refusa & le fit conduire au supplice ; comme on étoit sur le point de lui trancher la tête , son compagnon parut , & le Centurion qui étoit chargé du soin de l'exécution , ordonna au bourreau de suspendre le coup. Les deux soldats s'étant embrassés avec une grande joye , on les conduisit à Pison. Le Général plein de fureur , monta sur son Tribunal & prononça cette cruelle sentence. *Je vous condamne à la mort , vous , parce que vous avez été déjà condamné ; vous , parce que vous avez été cause de la condam-*

Un homme sans retraite, est comme un mort sans tombeau.

Celui qui est chargé de la conduite d'une femme, n'a jamais de repos.

Quand on est dans la vieillesse, on regrette envain ses jeunes ans.

(a) La colere est terrible, lorsqu'elle se trouve unie avec la puissance.

(b) Etre noble & généreux dans la fortune, c'est se préparer des ressources dans l'adversité.

nation de votre compagnon : & s'adressant ensuite au Centurion ; Et vous, parce que vous n'avez pas obéi à votre Général ; qui vous avoit ordonné de faire mourir un soldat. l. I. de ira. c. 16.

(a) On remarquera sans doute avec plaisir le sens de cette sentence dans cette épigramme de Martial.

*Callidus effractâ nummos fur auferet arcâ;
Prosternet patrios impia flamma Lares.*

Extra fortunam est quidquid donatur amicis.

Quas dederis, solas semper habebis opes.

s. Epig. 43.

326 *Publii Syri Sententia.*

Heu ! dolor quam miser est , qui in tormentis vocem non habet !

Heu , quam miserum est ab eo lædi , de quo non possis queri.

Homo qui in homine calamitoso est misericors , meminit sui.

340. Improbè Neptunum accusat , qui iterum naufragium facit.

In malis sperare benè , nisi innocens , nemo solet.

Iracundiam qui vincit , hostem superat maximum.

Irritare est calamitatem , cum te felicem vocas.

Ita amicum habeas , posse fieri ut inimicum putes.

345. Ipsæ amicos res opi.næ pariunt , adversæ probant.

Magno cum periculo custoditur quod multis placet.

Mortuo munus qui mittit , nil dat illi , adimit sibi.

(*) On trouve précisément la même sentence dans Sénèque.

6. Que la douleur est violente , lorsqu'on ne peut l'exprimer !

Qu'il est dur d'être offensé par celui dont on n'ose se plaindre !

Celui qui a de la compassion pour un malheureux , fait un retour sur lui-même.

C'est à tort qu'on s'en prend à la mer, quand on fait un second naufrage.

Il n'y a que l'homme de bien qui sache espérer dans les malheurs.

Surmonter sa colère , c'est vaincre son plus grand ennemi.

Se vanter de son bonheur , c'est insulter les malheureux.

7. Regardez votre ami comme un homme qui peut devenir votre ennemi.

(a) La fortune nous acquiert beaucoup d'amis , nos malheurs les mettent à l'épreuve.

Il est difficile de conserver ce qui plaît à beaucoup de gens.

On s'ôte réellement à soi-même ce que l'on donne aux morts , sans cependant leur rien donner.

Poscunt fidem secunda, ac adversa exigunt. Agam. v. 934.

L'amitié de Pilade & d'Oreste a été suivie de peu d'exemples.

328 *Publii Syri Sententia:*

Nescias quid optes, aut quid fugias, ita
ludit dies-

Nulla quæ multos amicos recipit, angus-
ta est domus.

350. Nulla tam bona est fortuna, de quâ
nil possis queri.

Nusquam melius morimur homines,
quam ubi libenter viximus.

Objurgari in calamitate, gravius est quam
calamitas.

Ridiculum est odio nocentis perdere in-
nocentiam.

Sæpè dissimulare, quam vel ulcisci, sa-
tius fuit.

(a) Horace nous presente la même pensée,
mais avec des images & des couleurs un peu
différentes.

Quid mea impugnat
sententia secum?
Quod petiit, spernit: repetit
quod nuper omisit
Æstuat, & vitæ disconvenit
ordine toto.

L. I. Ep. I. v. 97.

F I N. I S.

(a) On passe le tems à ne sçavoir ce que l'on souhaite, ou ce qu'on ne souhaite pas.

Il n'y a point de maison où l'on reçoit beaucoup d'amis, qui soit petite.

Il n'y a point de fortune, quelque brillante qu'elle soit, dont on ne puisse se plaindre.

On meurt avec moins de peine dans le lieu où l'on a vécu avec plaisir.

Les reproches qu'on fait à un homme malheureux, lui sont plus insupportables que son malheur même.

Il est ridicule de perdre son innocence pour un homme coupable.

Il est souvent plus à propos de dissimuler, que de vouloir seulement se venger.

Mais l'homme sans arrêt dans sa course
insensée,

„ Voltige incessamment de pensée en
pensée,

„ Son cœur toujours flottant entre mille
embarras,

„ Ne sçait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il
ne veut pas.

Despr. Sat. 8.

F I N.

REMARQUES
 SUR QUELQUES
 SENTENCES
 DE
 PUBLIUS
 SYRUS.

r. **A** Pertè mala cùm mulier, tum demum
 est bona.
 Didicere flere fœminæ in mendacium.
 Mulier quæ sola cogitat, malè cogitat.
 Malo consilio fœminæ vincunt viros.
 Fœminæ tutelam gerere, desperare est
 otium.

- » Une femme dont la malice n'est
- » point cachée, est bonne.
- » Les femmes sçavent répandre de
- » fausses larmes.

Remarques sur les Sentences 331

« Une femme qui pense quand
« est seule , pense mal.

» En malice les femmes l'empor-
» tent sur les hommes.

» Celui qui est chargé de la con-
» duite d'une femme , n'a jamais de
» repos.

Je crois que ces cinq sentences
que je réunis ici , ne peuvent souf-
frir une juste application qu'à l'é-
gard de quelques femmes en parti-
culier , & qu'elles ne caractérisent
point le beau sexe en général. (a) Le
Spectateur introduit dans l'un de ses
discours une Dame , qui fait cette
ingénieuse réponse à un gentilhomme
me , qui la railloit sur la perfidie,
la légèreté des femmes , & lui citoit
l'ayanture de la Matrone d'Ephese.

« Vos citations , lui dit-elle , me
« rappellent dans l'esprit la fable
« de l'homme & du lion. Le pre-
« mier , pour donner à l'autre des
« marques de sa supériorité , lui fit
« voir une enseigne qui représen-
« toit un lion terrassé par un homme.

(a) Disc. IX. tom. I.

» me ; à quoi ce noble animal répon-
» dit fort juste : *Il n'y a point de peintre*
parmi nous, mais s'il y en avoit, nous pour-
rions vous montrer cent hommes tueZ par
des lions, pour un seul lion tué par un hom-
me. L'application est facile. » Vous
» autres Messieurs, vous êtes saisis du
» droit de manier la plume, & vous
» pouvez noircir les femmes dans
» vos livres tout comme il vous plaît
» sans que nous puissions vous ren-
» dre la pareille. Vous avez remar-
» qué deux ou trois fois dans vos dis-
» cours, que l'hypocrisie est le fonds
» & le naturel de toutes les femmes,
» & que l'art de sçavoir déguiser
» nos sentimens fait une des prin-
» cipales parties de notre éducation.
» Ces invectives & plusieurs autres
» de même goût se trouvent ré-
» panduës dans un petit nombre
» d'Ecrivains de tous les siècles,
» qui ont voulu se venger sur tout
» le sexe, des mépris qu'ils avoient
» reçûs de quelques Dames. Je ne
» doute pas que le célèbre Pétrône
» ne mérite d'être mis au rang de
» ces Auteurs, lui qui a si heureuse-

« ment inventé les circonstances qui
« aggravent la fragilité de votre
« Ephésienne. » En effet , si quel-
quefois les hommes surpassent les
femmes pour le bien , il me semble ,
& je crois que c'est le (a) sentiment
de la plupart des personnes raison-
nables , que les hommes l'emportent
de beaucoup pour le mal. Elles peu-
vent en appeller à l'Histoire de tous
les tems , de toutes les nations , & à
l'expérience de tous les jours. Ajoû-
tez à cela les avantages de l'éducation,
les loüanges , les flatteries continuel-
les , & la séduction de l'autre sexe.
Cette question seroit susceptible d'un
beau détail , mais ce n'est point ici
le lieu d'entreprendre de la traiter ;
il suffit de faire remarquer au lecteur
que ces sentences peuvent s'appli-
quer avec autant de justesse à de cer-
tains hommes , qu'à de certaines
femmes ; & qu'elles ne caractérisent
pas plutôt un sexe que l'autre. Pu-
blius Syrus imagina ces traits saty-

(a) Brantom. Mem. des Dam. Gal. tom,
I. Bail. Dict. Crit. art. 207.

riques, piqué peut-être contre quelque Dame Romaine, dont il ne pouvoit tirer d'autre vengeance. Cet autre trait de son Emule Laberius, n'a pas plus de justesse.

Tam malum est foris amica, quam malum est uxor domi.

C'est à-dire, qu'une maîtresse est un mal aussi insupportable qu'une femme. Celle à qui Laberius adressoit cette satyre pouvoit lui répondre avec autant de raison : Un amant est un mal aussi insupportable qu'un mari.

2. Arcum intentio frangit, animum remissio.

» Un arc trop tendu se rompt,
» le relâche gâte l'esprit.

Cette sentence ne doit point être entenduë littéralement, elle ne seroit pas vraie. Trop de relâche, trop de dissipation, ne scauroient manquer de faire du tort à l'esprit ; tout le moude sçait qu'il en est de (a) l'esprit

(a) Danda est animi remissio, meliores acrioresque erunt post quietem. Us agris non est im-

comme d'un champ qui ne produit plus que des épines ou de mauvaises herbes, dès qu'on le laisse en friche & sans culture. L'esprit a besoin de même d'être cultivé, mais il doit l'être avec modération; & le relâche, bien loin de l'abattre, comme le dit Syrus, renouvelle au contraire ses forces affoiblies par le travail, & le met en état de produire de nouveaux fruits, souvent avec plus d'abondance; comme une terre en est quelquefois plus fertile après qu'on l'a laissée reposer quelque tems. C'est en ce sens que Phedre s'est servi de la même comparaison que Publius Syrus.

(a) *Citò rumpes arcum, semper si tensum habueris.*

At si laxaris, cum voles erit utilis.

Sic iustus animo debent aliquando dari

Ad cogitandum, melior ut redeat tibi.

C'est-à-dire, qu'un arc toujours

perandum singulis annis frumentum, citò enim exhauriet illos nunquam intermissa fecunditas, ita animorum impetum assiduus labor frangit. Senec. de tranq. c. 15.

(a) Lib 3. Fab. XIV.

tendu devient bientôt inutile, & qu'il faut le relâcher quelquefois si l'on veut s'en servir long-tems ; de même l'esprit fatigué par un long travail, a besoin d'un peu de repos & de dissipation. Ces raisons m'ont engagé à croire que le Poëte a sous-entendu dans cette sentence, *nimia à remissio*, & à la traduire ainsi : « Un » arc trop tendu se rompt, trop de » relâche gâte l'esprit.

Je ne sçai si Publius Syrus n'auroit point voulu dire aussi que l'esprit lorsqu'il cesse d'être occupé de soins nobles & généreux, ou d'être animé par l'espérance ou par la crainte, par l'amour des éloges, de la gloire ou de la vertu, tombe dans un état d'indolence, & dans une espèce de sécurité oiseuse, qui l'exposent à toute sorte d'égaremens. On croit que ce fut cette sorte de repos d'esprit, qui fit que Domitien, après avoir obtenu l'Empire Romain, ne s'occupa plus qu'à prendre des mouches.

3. Beneficia plura accepit, qui scit reddere.
Beneficium

Beneficium dando accepit, qui digno dedit.

Beneficium sapè dare, docere est reddere.

Beneficium qui dare nescit, injustè petit.

Beneficium dignis ubi des, omnes obliges.

Bis est gratum, quod opus est, ultro si offeras.

Inopi beneficium bis dat, qui dat celeriter.

» **Celui qui sçait rendre un bien-**
» **fait en a reçu plusieurs.**

» **Rendre service à quelqu'un**
» **qui le mérite, c'est recevoir un**
» **bienfait.**

» **Rendre souvent service aux**
» **autres c'est leur apprendre à en**
» **rendre.**

» **Il y a de l'injustice à deman-**
» **der un service quand on ne sçait**
» **pas en accorder.**

» **Rendre service à des person-**
» **nes de mérite, c'est obliger tout**
» **le monde.**

» **On oblige doublement celui**
» **dont on prévient les besoins.**

» **Donner promptement c'est**
» **donner deux fois.**

338 *Remarques sur les Sentences*

Je réunis encore ici toutes ces Sentences ; on ne sçauroit trop les faire remarquer, elles sont du nombre de ces beautés dont Horace a dit :

(a) *Hæc placuit semel : hæc decies repetita placebit.*

La répétition ne peut que les rendre plus sensibles. Leur objet est d'inspirer l'humeur bienfaisante ; l'une des plus belles qualités de l'ame & celle qui contribueroit le plus au bonheur du genre humain, si tous les hommes se piquoient également de la faire éclater. Des hommes bienfaisants, animés d'un zele généreux pour le bien public, pleins de compassion pour les disgraces de leurs semblables & prompts à les secourir, font tous les charmes de la société ; & on les prendroit, comme dit le Spectateur, plutôt pour des Divinités tutélaires, que pour de simples créatures. (b) Il n'y a rien

(a) De art. poët. 3. 65.

(b) *Homines ad Deos nullâ re propius acc-*

en effet en quoi les hommes approchent plus de la divinité que lorsqu'ils travaillent au bien & à l'avantage des autres. C'est cette heureuse disposition du cœur qui fit appeler l'Empereur Tite (a) l'*amour & les délices du genre humain*. Quel éloge pour un Prince! (b) Quoiqu'il soit mort depuis plusieurs siècles, son histoire excite encore en nous une secrète bienveillance pour lui, & nous ne sçaurions lire ses actions généreuses sans être pénétrés de sentimens d'estime & d'admiration. Je borne cette remarque à ce peu de réflexions, que je n'ai faites que pour arrêter plus long-tems le lecteur sur des maximes si belles, si utiles & si propres à le porter au bien.

cedunt quàm salutem hominibus dando. Cic. orat. pro Ligar. n. 12.

(a) *Amor ac delicia generis humani appellatus est.* Sueton. in Tito l. 8. Eutrop. l. 7.

(b) *Nihil enim est amabilius virtute; nihil quod magis alliciat ad diligendum: quippe cum propter virtutem & probitatem eos etiam quos nunquam vidimus, quodam modo diligamus.* Cic. de amicitia, cap. 8. n. 28.

4. Dum vita grata est , mortis conditio optima est.

J'ai traduit ainsi cette Sentence :

« Il est très-bon de penser à la
» mort lorsqu'on mène une vie
» agréable.

Elle seroit peut-être mieux traduite de cette autre façon :

« Il est très-heureux de mourir
» lorsqu'on vit dans la prospérité.
Ce sens me paroît plus littéral.

Cependant cette Sentence seroit un paradoxe pour bien des gens. Qui pourroit en effet regarder comme un bonheur de mourir lorsqu'on est le plus heureux ? Cela est difficile à obtenir du cœur humain. On n'est pas étonné de voir parmi les Payens, des personnes malheureuses courir à une mort volontaire, que ceux-ci regardoient comme l'unique remède à leurs maux, & cela passoit même pour générosité, pour grandeur d'ame. Ils croyoient qu'il y avoit de la lâcheté à recourir à d'autres remèdes ; c'est la maxime

que l'Empereur (a) Othon alléguait en mourant. L'histoire en fournit une infinité d'autres exemples. Mais renoncer à la vie dans un tems de prospérité dans la seule vûë de se dérober à l'inconstance du sort : c'est une maxime qui paroît bien étrange, quoiqu'on l'ait mise quelquefois en pratique. Un (b) Philosophe qu'Alexandre emmena des Indes, atteint pour la première fois de sa vie, d'une légère incommodité à l'âge de quatre-vingt-trois ans, se donna la mort pour prévenir les infirmités de la vieillesse. (c) Valere-Maxime rapporte qu'on gardoit publique-

(a) *Plura de extremis loqui, pars ignavia est; precipuum destinationis meae documentum habete, quod de nemine queror; nam incusare Deos vel homines, ejus est, qui vivere velit.* Tacit. histor. lib. 2. cap. 47.

(b) Nommé Calanus Diod. l. 17. *Plut. in Alex. arr. l. 7.*

(c) *Venenum cicutâ temperatum in ea civitate publicè custoditur, quod datur ei, qui causas sexcentis [id enim Senatus ejus nomen est] exhibuit, propter quas mors sit illi expectanda: cognitione virili benevolentia temperata, qua nec egredi vitâ temerè patitur,*

342 *Remarques sur les Sentences*
 ment à Marseille un breuvage em-
 poisonné, & que le Senat permet-
 toit d'en prendre à ceux qui lui ex-
 posoient des causes legitimes qui
 leur faisoient souhaiter la mort, qui
 étoient les persécutions d'une mau-
 vaise fortune, ou le risque d'être
 abandonné de son bonheur: (a) La
 plupart des Philosophes Académi-
 ciens regardoient la mort, comme
 ce qui pouvoit arriver de plus heu-
 reux à l'homme dans sa plus gran-
 de prospérité. Cleombrote en fut si
 frappé, après avoir lû le livre de
 Platon sur l'immortalité de l'ame,
 qu'il se précipita du haut d'un mur.
 Hegesias persuadoit si bien ce sen-
 timent à ses Disciples, que le Roi
 Ptolémée fut obligé de lui défendre
 de l'enseigner davantage; parce qu'un

*Et sapienter excedere cupienti celerem fati
 viam prabet; ut vel adversa, vel prospera
 nimis usis fortuna [utraque enim finiendi
 spiritus, illa ne perseveret, hac ne destituat,
 rationem prabet] comprobato exitu termina-
 tur. Lib. 2. cap. 6. n. 7.*

(a) Cic. Tuscul. quæst. lib. 1. n. 83. &
 suivans.

grand nombre de ceux qui l'écou-
toient, se donnoient la mort après
l'avoir entendu. Qui pourroit ce-
pendant nous assurer que l'ennui,
le chagrin, la douleur, les maladies,
ou quelque autre malheur, n'a pas
donné lieu à ces sortes d'homicides
dont l'histoire nous étonne; lorsque
nous les envisageons comme les ef-
fets d'une Philosophie sublime.

Le Cardinal Aleandre paroît
avoir pensé plus sensément & plus
conformément à la nature du cœur
humain dans son épitaphe, qu'il fit
lui-même en deux vers grecs, qui
signifient qu'il étoit mort de bon gré,
parce qu'il avoit cessé d'être témoin
de plusieurs choses, dont la vûë lui
étoit plus insupportable que la
mort. (a) “ Voilà, dit M. Baile,
” quelle seroit la disposition de
” tous les hommes, si la réflexion,
” si la raison, si le bon sens étoient
” capables de surmonter les impres-
” sions machinales qui nous font
” aimer la vie. On se rappelle sans

(a) Dict. crit. art. Aleand.

§ 44 *Remarques sur les Sentences*
doute ici la fable de la Mort & du
Bucheron.

(a) Le trépas vient tout guérir ,
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
Plûtôt souffrir que de mourir ,
C'est la devise des hommes.

On sent bien qu'il y auroit encore beaucoup de chose à dire sur cette maxime : « C'est un bonheur » de mourir dans la prospérité : & qu'elle ne porte point le caractère d'une vraie Sentence , qu'on regarde comme *un arrêt en fait de mœurs*. C'est ce qui m'a fait donner la préférence à cette interprétation :

• » Il est très-bon de penser à la mort
» quand on mène une vie agréable.
» ble.

En ce sens cette Sentence paroît dictée par la sagesse ; il n'y a personne qui n'en sente la justesse & la vérité. Elle tend à rendre l'homme parfaitement heureux en le tenant toujours attentif sur lui-même.

(a) La Font. fab. XVI. Liv. I.

& l'empêchant de se laisser éblouir par son bonheur, & il est bien plus raisonnable de le porter à bien user de sa fortune, & de le rendre par là plus solidement heureux & plus utile à la société, que de vouloir lui faire envisager la mort comme un bonheur dans la prospérité. Je finis cette remarque par ce vers de Martial, qui exprime le conseil le plus sage que l'homme puisse suivre touchant la mort :

(a) Summam ne metuas diem, nec optes.

C'est-à-dire qu'il faut voir venir la mort sans la craindre & sans la désirer.

(b) Formosa facies multa commendatio est.

Une aimable physionomie porte sa recommandation avec elle.

Il est vrai que la bonne mine prévient toujours en faveur de celui qui la porte, & que la Physionomie décide d'ordinaire du mérite

(a) Lib. X. epig. 47.

(b) On attribue cette sentence à la Reine Elisabeth : Une belle physionomie vaut une lettre de recommandation.

346 *Remarques sur les Sentences*
d'une personne ; je ne sçai cependant
si l'on doit s'y rapporter entière-
ment. (a) Beaucoup d'Auteurs ont
essayé de donner des regles de l'art
de connoître à la Physionomie , le
temperament, l'esprit & les inclina-
tions des hommes. Bien des gens
prétendent ne s'y point méprendre ;
j'ai de la peine à croire que les re-
gles, qui conduisent leur jugement
là-dessus , soient absolument sûres ;
il est certain qu'on voit tous les
jours d'habiles connoisseurs, qui s'y
trompent. L'on ne peut rien lire
de plus sensé & de plus judicieux
sur cela que ce que le (b) Spectateur
en a dit dans un de ses Discours,
où l'on trouve le pour & le contre
accompagné de sages conseils pour
ceux que la nature n'a pas favori-
sés d'un extérieur avantageux , j'en
ferai ici l'extrait , auquel j'ajouterai
peu de choses.

(a) *Les plus célèbres sont Aristote, Vof-
sius, Aulugelle, & le P. Honorat Niquet
Jésuite.*

(b) *Disc. LXVIII. tom. 2.*

Il y a divers arts , dont tous les hommes sçavent quelque chose , sans les avoir jamais appris. Tous ceux qui parlent ou qui raisonnent, sont Grammairiens, ou Logiciens, quoique les regles de la Grammaire & de la Logique leur soient absolument inconnuës. C'est ainsi que chacun s'entend un peu en physionomie, & qu'il se forme une idée du caractère , de l'humeur ou de l'état d'une personne sur les traits de son visage. Nous ne voyons pas plutôt un inconnu , que nous sommes d'abord frappés de l'idée d'un naturel orgueilleux , réservé , doux ou affable ; & dès que nous entrons dans une compagnie d'étrangers , nous sentons de la bienveillance , ou de l'éloignement, du respect ou du mépris pour ces différentes personnes, avant que nous leur ayons entendu prononcer un seul mot , ou que nous sçachions même qui elles sont.

Chaque passion donne un air tout particulier au visage, & s'y décou-

vre dans quelque trait qu'elle y forme. J'ai vû quelquefois un œil maudire un quart d'heure de suite, & un sourcil traiter un homme de misérable. Il n'y a rien de plus commun que de voir des amoureux se plaindre, se venger, languir, être au desespoir & mourir dans un profond silence. Lorsque je vois un mari avec le front ridé & la mine rechignée, j'ai pitié de sa femme; & lorsque j'en vois un autre avec l'air serain & la mine riante, je pense au bonheur de ses amis, de sa famille & de ses parens. C'est aux Philosophes à décider si le mouvement des esprits animaux, dans les différentes passions qui agitent les hommes, contribue à former les traits du visage, quand les fibres sont encore tendres; ou si la même sorte d'ame requiert la même sorte d'habitation. Quoiqu'il en soit, il n'y a rien de plus glorieux à l'homme que de donner, pour ainsi dire, le démenti à son visage, d'avoir le cœur bon, équitable & honnête, malgré tous

les signes contraires , que la nature lui a imprimés sur le front ; & au lieu de s'affliger de sa mauvaise mine , de s'appliquer au contraire à cultiver son esprit , à s'orner des beautés plus exquisés & de plus longue durée ; & à *loger* , comme on a dit d'Esopé , *une belle ame dans un vilain corps*. C'est par là que de très-laidés personnes , qui réunissent dans leur physionomie quantité de traits bisarres , plaisent quelquefois infiniment davantage que tous les charmes de la beauté.

Les Physionomistes prétendent que tout homme dont le visage a quelque rapport éloigné avec la tête d'un bœuf , d'un mouton , d'un chien , d'un chat , d'un hibou ou d'un aigle , ou de quelqu'autre animal , leur ressemble pour l'esprit , ou est sujet aux mêmes passions , qui dominent dans l'une ou l'autre de ces créatures.

Quoique l'on juge souvent avec assez de justesse du caractère des personnes par leur physionomie , un

350 *Remarques sur les Sentences*

homme sage ne doit point cependant y ajouter foi legerement, on peut se faire un tort irréparable les uns aux autres en jugeant ainsi sur des apparences aussi trompeuses. Combien de fois ne rebute-t-on pas des gens de mérite que l'on accuse ou d'orgueil ou de méchant naturel, sur leur mine, & qu'on ne sçauroit trop estimer dans la suite, quand on les a vûs de près; ou des personnes qui ne plaisent pas au premier abord, & qui sont, comme on dit, *bonnes à connoître*. Enfin quoique la mine soit plus difficile à déguiser que les discours, le crime en fait contracter l'habitude, l'expérience nous le montre tous les jours, & l'on ne voit que trop de gens auxquels l'on peut appliquer ces vers de M. Racine.

(a) Faut-il que sur le front d'un profane
adultere

Brille de la vertu le sacré caractère ?

Et ne devoit-on pas à des signes certains

Reconnoître le cœur des perfides humains.

(a) Phædr. Trag.

6. Heu dolor quam miser est , qui in tormentis vocem non habet !

» Que la douleur est violente
» lorsqu'on ne peut l'exprimer.

La verité de cette maxime est fondée sur le caractere de l'humanité ; il est constant que les plaintes soulagent dans la douleur , & que la confiance que l'on fait de ses maux , de ses peines & de ses chagrins à ses amis , en diminue le poids. (a) Un

» Auteur moderne prétend qu'il en
» est de l'expérience des maux ,
» comme de celle des biens , l'une
» & l'autre , continue-t-il , nous
» montrent également l'excès de
» nos craintes & de nos désirs :
» Elles nous font dire également
» n'est-ce que cela ? » On sent aisément le peu de justesse de cette comparaison. (b) Il est vrai que la

(a) M. l'Ab. Trublet. *Essais sur div. suj. de litter. & de morale.*

(b) *Crescit amor nummi , quantum ipsa pecunia crescit ,*

Et minus hanc optat qui non habet. . . .

Juv. Sat. XIV.

possession des biens ne sert qu'à faire naître en nous de nouveaux désirs ; & à peine avons-nous la propriété de ceux que nous avons recherchés avec le plus d'ardeur que nous nous écrions : *N'est-ce que cela ?* On ne peut pas dire qu'il en soit de même des maux, plus nous en sommes accablés , plus nous en trouvons le poids insupportable. M. l'Abbé Trublet a suivi sur cela le système des Stoïciens (*a*), qui prétendent qu'il n'y a de vrai bien que la vertu, qui seule peut rendre la vie heureuse ; que les richesses, les dignités, la naissance, la réputation, la santé, &c. ne sont rien, & n'influent point sur le bonheur de la vie. On convient que tous ces avantages ne suffisent pas pour rendre heureux. Voici surtout leur opinion favorite. (*b*) Ils disent que la douleur n'est point un mal. Il est vrai que le Christianisme la fait quelquefois regarder comme un grand bien à de certains

(*a*) *Cic. Tuscul. quest. lib. V.*

(*b*) *Ibid.*

égards. Mais l'esprit humain a beau se retourner de toutes les façons, la douleur sera toujours sensible. Le Philosophe Posidonius tourmenté par la goutte, en discourant sur ce système avec Pompée, s'écria souvent au milieu de son discours : (a) O douleur ! douleur, tu as beau faire, tu n'avance rien ; quelque rude que tu paroisse , je n'avouerai jamais que tu sois un mal. Ces paroles, qui ne sont, à les bien prendre, que de véritables plaintes dont ce Philosophe accompagnoit tous ses raisonnemens, ne montrent-elles pas qu'il faisoit bien malgré lui dans ce moment l'expérience du peu de solidité de son système, & qu'il détruisoit en même tems ce qu'il s'efforçoit de persuader à Pompée. Le courage, la fermeté, la grandeur d'ame, la raison, & plus que tout cela le Christianisme, & l'espoir d'une autre vie, peuvent adoucir l'amertume du mal, & faire supor-

(a) Cumque quasi faces ei doloris admoventur, sæpe dixisse : nihil agis dolor : quamvis sis molestus, nunquam te esse confitebor malum. Cic. Tuscul. quest. lib. 11.

ter la douleur avec plus de patience ; mais tout cela réuni ensemble ne sçauroit l'éteindre ; & quoiqu'en disent les Stoiciens , il sera toujours vrai que dans la douleur , les cris & les plaintes sont les premiers remèdes que la nature nous indique ; ou pour mieux dire , les premiers auxquels elle nous force de recourir ; & que le silence ne peut que rendre le mal encore plus aigu.

Heu dolor quàm miser est , qui in tormentis vocem non habet !

(a) Tout ce que l'on peut obtenir d'un homme qui souffre , c'est la tranquillité & la patience , qui , dans les grandes douleurs sont si dignes de notre admiration , (b) & si fort

(a) Ego tantam vim non tribuo sapienti contra dolorem. Si fortis in perferendo ; officio satis est : ut lætetur etiam ; non postulo : tristis enim res est sine dubio , aspera , amara , inimica naturæ , ad patiendum , tolerandumque difficilis. *Idem.*

(b) Dolor esse videtur acerrimus virtuti adversarius. Is ardentem faciem intenrat : is fortitudinem , magnitudinem animi , patientiam se debilitaturum minatur. *Idem Tuscul. quæst. lib. V. n. 76.*

au-dessus de la portée du commun des hommes, que nous les regardons comme les traits qui seuls caractérisent véritablement le héros.

7. Ita habeas amicum , posse fieri ut inimicum putes.

« Regardez votre ami , comme
» un homme qui peut devenir votre
» ennemi.

Je crois qu'il ne faut pas prendre cette Sentence à la lettre , & qu'une personne raisonnable ne peut l'adopter qu'en tant qu'elle recommande en général la (a) discretion, qui parmi les belles qualités dont l'esprit humain peut être orné , est sans contredit la plus utile , c'est la Discretion qui donne le prix à toutes les autres , & qui les tourne à l'avantage de celui qui les possède. Un homme discret sçait ménager festalens , faire valoir ceux d'autrui , & répandre par là beaucoup de charmes dans la conversation & dans

[a] Voy. l'éloge de la Discret. dans le Spect. Disc. XIV. tom. 3.

la société. C'est à ce seul usage que doit se borner le sens de cette maxime. L'admettre dans l'amitié, ce feroit en exclure cette communication libre & sincère de sentimens, cette confiance mutuelle, qui en fait toute la douceur & tous les agrémens; ce feroit nous priver de l'un des plus innocens, & en même tems de l'un des plus grands plaisirs de la vie, je veux dire, celui qu'on goûte à ouvrir librement son cœur à un ami, à le rendre le dépositaire de tous ses secrets, ou comme on dit à *penfer tout haut*. Cicéron se déclare hautement contre cette maxime, & après l'avoir rapporté en ces termes: (a) *Ita amare oportere, ut si aliquando esset osurus: c'est-à-dire, qu'on doit aimer une personne, comme si elle devoit vous haïr un jour*. Il dit que rien (b) n'est plus contraire à l'ami-

[a] Dialog. de amicit. cap. XIV. n. 59.

[b] *Negabat ullam vocem inimiciorem esse amicitiæ potuisse reperiri. Sed impuri cujusdam, aut ambitiosi, aut omnia ad suam potentiam revolvantis esse sententiam. Quomam enim modo*

tié , qui ne seroit , en suivant cette maxime , qu'un misérable commerce d'intérêt. Comment peut-on se proposer d'aimer une personne qu'on croit pouvoir regarder un jour comme son ennemi ? Pour moi je suis persuadé que ceux qui sont nés pour goûter les charmes d'une amitié sincère & réciproque , ne sont pas capables d'admettre une pareille maxime. On a beau réfléchir sur l'inconstance des passions , sur la mauvaise foi & la perfidie qui se rencontrent souvent dans les personnes qu'on aime ; je crois qu'il n'y a point de motif , qui puisse porter un honnête homme à regarder ses amis , comme s'ils devoient être ses ennemis , & s'il devoit un jour les hair. Il est raisonnable & même nécessaire d'employer beaucoup de soins , beaucoup de prudence dans le choix d'un ami ; mais ce choix étant fait , peut-on lui refuser sa confiance & le regarder toujours com-

quisquam amicus esse poterit ejus , cujus se putabit inimicum esse posse? Ibid.

358 *Remarques sur les Sentences, &c.*
me un ami perfide, infidèle, incons-
tant, & songer sans cesse à son in-
térêt, il faut avouer que l'amitié ne
peut s'allier avec de telles vûes; &
qu'il faut nécessairement en exclu-
re cette maxime de Publius Syrus

*Ita habeas amicum, posse fieri ut inimicum
putes.*

F I N.

FAUTES A CORRIGER.

- P** Age 40. Remarque (b) ligne 12. peu-
vent donc ne convenir. *lisez* ne peu-
vent donc convenir.
- P. 85. lig. 1. profondes, *lis.* profonds.
- P. 90. vers 223. *lis.* more.
- P. 100. Rem. (a) lig. 4. & es, *lis.* & les.
ibid. lig. 5. eurs, *lis.* leurs.
- P. 132. vers 479 excogitur, *lis.* excoquitur.
- P. 159. Rem. (d) lig. 2. Limanthe, *lis.*
Timanthe.
- P. 163. Rem lig. 1. Entia, *lis.* Enna.
- P. 185. lig. 21. juncta, *lis.* juxta.
- P. 221. lig. 20. arrivées, *lis.* arrivés.
- P. 223. lig. 13. que le mont Etna fait, *lis.*
que le mont Etna a faits.

- P. 232. lig. 14. qui les mettoit, *lis.* qu'il
les mettoit.
- P. 137. lig. 10. Sectateur, *lis.* Spectateur.
- P. 243. lig. 21. ut le, *lis.* utile.
- P. 253. Rem. (b) lig. 2. souffriroit, *lis.*
souffroit.
- P. 265. Rem. (a) lig. 2. autoris, *lis.* auc-
toris.
- P. 290. vers 171. concilium, *lis.* consilium.
- P. 304. vers 228. universi, *lis.* universa.
- P. 312. vers 271. parva, *lis.* prava.